

*A monsieur le c^{te} Zamoyssi
De la part de l'auteur.*

LA CHUTE
DE
NAPOLÉON

POÈME

PAR J. P. COLLOT.



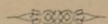
PARIS
PERROTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PLACE DU DOYENNE, 5.

—
4846

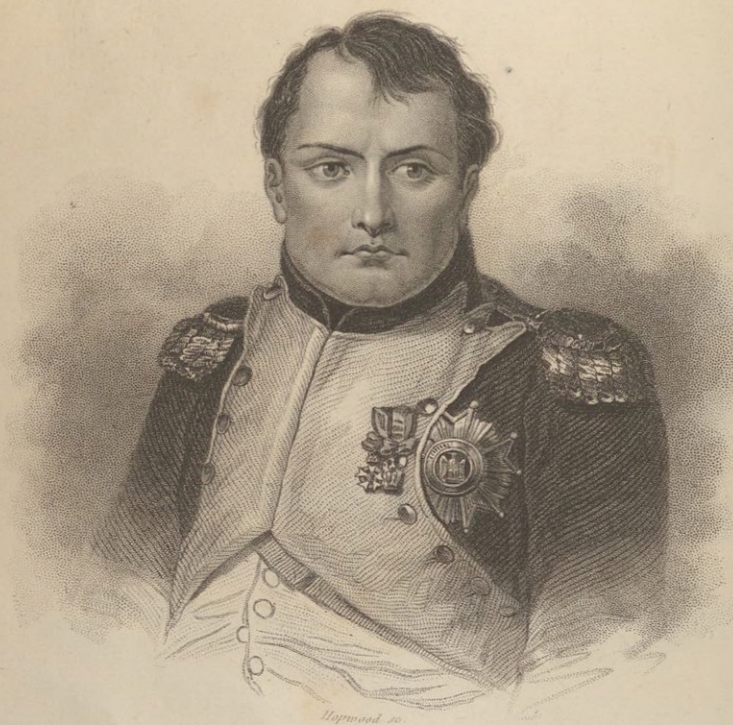
LA CHUTE
DE
NAPOLÉON

POEME HISTORIQUE

ACCOMPAGNÉ DE NOTES ET D'ANECDOTES PEU CONNUES.



Chants premier et second.



NAPOLÉON.

Publié par Furne, à Paris.

LA CHUTE

DE

NAPOLÉON

POÈME

PAR J. P. COLLOT.

Camus Jean Pierre bp

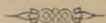
PARIS

TYPOGRAPHIE LACRAMPE ET C^{ie}

RUE DAMIETTE, 2.

—
1846

ÉPITRE DÉDICATOIRE



A MADAME LA MARQUISE DE TALHOUET.

Bravant gaîment le poids de quatre-vingts hivers ,
Le chantre de Téos prenait encor sa lyre ;
Et , couronné de fleurs , il modulait ces vers
Qu'après deux fois mille ans nous aimons à relire.

Bien plus courbé que lui sous ce pesant fardeau ,
Je fais encor ma cour aux filles du Permesse.
Elles parent de fleurs les bords de mon tombeau ,
Et je sens que leur culte adoucit la vieillesse.

Il peuple mes foyers de rêves enchanteurs ;
De mes feux expirants il ranima la flamme ,
Et chasse loin de moi tous les soucis rongeurs
Qui de nos derniers jours empoisonnent la trame.

Je ne recherche plus ni les joyeux banquets ,
Ni les plaisirs plus doux réservés au bel âge.
Quand ils ont à nos yeux perdu tous leurs attraits ,
De nos derniers loisirs faisons plus noble usage.

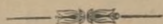
Que laissent après soi tous ces bruyants plaisirs,
Ces nœuds tissus de fleurs des mains de la Folie ?
Hélas ! plus de regrets que de doux souvenirs ;
Mais le regret se grave, et le plaisir s'oublie.

Vous seules , chastes sœurs , dont le souffle fécond
Fit éclore les arts pour embellir la terre,
Vous nous faites jouir de ce calme profond ,
Qu'aucun regret ne suit, qu'aucun chagrin n'altère.

Je n'implore aujourd'hui qu'une seule faveur :
Daignez, filles du ciel, protéger ma faiblesse,
Et m'inspirer des vers dignes, par leur douceur,
Du suffrage de l'ange à qui je les adresse.



PRÉFACE.



LE public sera surpris qu'à mon âge¹ je me hasarde à faire des vers. Le motif qui me les a inspirés me servira d'excuse.

M. Bignan, mon parent, avant de publier son poëme sur la campagne de Russie, vint me le communiquer et me demander des conseils. Après l'avoir lu, je lui dis qu'il n'avait traité qu'un épisode d'un vaste sujet; qu'il devait l'embrasser tout entier et chanter la chute de Napoléon.

Cette terrible catastrophe vous permettra , lui dis-je , de retracer les principales actions de ce grand homme. Placez-le dès le premier chant dans toute sa gloire ; élevez-le à son apogée dans le second et le troisième , et consacrez le quatrième à son mariage.

Les quatre chants suivants raconteront nos guerres en Espagne et en Portugal. Que de questions politiques à traiter ! Que de mœurs différentes à peindre ! Que d'épisodes intéressants à introduire ! Que de faits mémorables à immortaliser !

Je consacrerai le neuvième et le dixième à la fatale campagne de Russie. J'y traiterais l'intéressante question de l'indépendance de la Pologne.

Le onzième célébrerait la lutte de Napoléon contre l'Europe coalisée. C'est là qu'il faudra le peindre tel qu'il fut : plus grand dans cette adversité que dans ses jours de gloire. N'oubliez jamais que si vous devez exposer ses fautes dans

tout leur jour, vous devez aussi montrer dans tout son lustre l'éclat de son génie. En fut-il un plus vaste? fut-il jamais de vie aussi pleine? C'est bien de lui que l'on peut dire :

Nil actum reputans si quid superesset agendum.

Sans doute elle eut des taches, cette vie; mais, quelque forte que soit la trempe de notre âme, ne devons-nous point tribut à l'humanité?

Enfin dans le douzième et dernier chant je dirais le retour de Napoléon à Paris, son champ de Mars, la bataille de Waterloo, sa captivité et sa mort.

Jamais sujet ne fut plus brillant, plus fécond, plus dramatique. Il permet de mettre en scène tous les hommes illustrés depuis deux générations; de traiter toutes les questions politiques qui ont agité tous les esprits et les agitent encore; d'examiner si Napoléon a jamais pu faire la paix; enfin s'il a dû désertier la cause des peuples pour épouser celle des rois.

Privé du secours de la mythologie et de la féerie, vous serez obligé, lui dis-je, de vous créer un merveilleux qui vous soit propre, et qui ne répugne point aux idées actuelles. Personnifiez le despotisme et la liberté. Placez auprès de Napoléon un bon et un mauvais génie. Faites intervenir des songes qui rappellent le passé et révèlent l'avenir. En développant votre sujet, peut-être trouverez-vous encore des ressorts plus puissants.

Ce plan n'est qu'une ébauche informe ; mais, fût-il longuement médité, il est vraisemblable que vous le modifieriez dans le cours de l'exécution.

Reprenez donc votre sujet, il est digne de tous vos efforts, et propre à remplir et immortaliser votre vie.

Vous en ferez jaillir des préceptes pour tous les âges, pour toutes les conditions. Vous le savez : l'instruction et la morale sont le but principal de tout poëme sérieux. Je voudrais qu'on

pût dire un jour du vôtre ce qu'Horace disait à son ami Lollius de celui d'Homère :

Trojani belli scriptorem, maxume Lolli,
Dum tu declamas Romæ, Præneste, relegi ;
Qui, quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non ,
Plenjus ac melius Crysippo et Crantore dicit.

Lib. I, ep. II, v. 1-4.

et je voudrais qu'on pût ajouter :

Stultorum regum et populorum continet æstus.

Id., v. 8.

Quand vit-on pousser plus loin que de nos jours les erreurs des uns et des autres ? quand put-on dire avec plus de vérité :

Iliacos intra muros peccatur et extra.

Id., v. 16.

Après ces conseils sur la composition, j'essayai de lui en donner quelques-uns sur le style poétique. L'intérêt que dès sa première jeunesse j'ai pris à ses études m'y autorisait. Cet

intérêt m'excita à joindre un exemple aux préceptes, et je composai pour lui dans ce seul but les soixante vers qui servent d'exorde au chant que je publie. J'y tiens le langage d'un homme à peine sorti de l'enfance à l'époque des premiers triomphes de Napoléon, tandis qu'alors j'avais atteint l'âge mûr. C'était donc pour M. Bignan que je les écrivais.

Ce prélude m'inspira du goût pour ce travail, dont j'entrevois la magnificence. Je m'y suis donc livré toutes les fois que j'ai pu le faire sans négliger les fonctions que le gouvernement a daigné me confier.

Je suis dans un âge trop avancé; je travaille trop lentement, trop rarement, pour me flatter de mettre la dernière main à une œuvre de si longue haleine; mais tant que le ciel me conservera les facultés dont je jouis, je ferai de cette occupation le charme de ma vieillesse, si l'accueil fait à ce premier chant m'encourage à poursuivre ce travail. Je ne l'aurais

point publié si les honneurs funèbres rendus aux cendres de Napoléon ne m'avaient excité à leur apporter aussi le tribut de mon admiration¹.

¹ Ce premier chant fut publié le 16 décembre 1840. J'étais alors âgé de 77 ans, j'en ai aujourd'hui 83.

Collot.

LA CHUTE
DE NAPOLÉON



Chant Premier.

—

SECONDE EDITION, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

Argument.



Exorde. — Invocation. — Discours des courtisans. — Leurs funestes résultats. — Esquisse rapide des hauts faits et de la puissance de Napoléon en 1809. — Projets de mariage. — Pressentiment. — Sommeil après la bataille de RATISBONNE. — Songes rians. — Songes sinistres. — Brusque réveil. — Napoléon passe la revue de son armée victorieuse. — Son cortège. — Portraits de Masséna, de Davoust et de Lannes. — Allocution de l'Empereur à son armée. — Actions d'éclat du général Mouton, du maréchal Davoust et du maréchal Lannes. — Distribution des récompenses promises par l'Empereur. — Impression qu'elles produisent sur l'armée. — Ordre de départ pour Vienne. — Transports de joie

LA CHUTE
DE
NAPOLÉON

POÈME.



Habent sua fata libelli.

O France, le canon, héraut de la victoire,
Autour de mon berceau fit résonner ta gloire ;
Et, dès mes premiers ans présentant nos destins,
Mes regards dévoraient ces fameux bulletins
Traçant en traits de feu ces terribles batailles
Où nos soldats, bravant les boulets, les mitrailles,
Franchissaient les torrents, renversaient les remparts,
Sur leurs débris sanglants plantaient nos étendards,
Impatients, volaient d'obstacles en obstacles,
Et pour en triompher enfantaient des miracles.

J'y voyais sous leurs coups tomber vingt bataillons ;
Les autres, dispersés comme des tourbillons,
Fuyaient épouvantés de leur promptة défaite ;
Partout un mur d'airain leur fermait la retraite ;
Et désarmés, captifs, leurs rangs silencieux,
L'œil morne, traversant nos rangs victorieux,
Annonçaient à l'Europe, émue et comprimée,
Qu'un jour nous suffisait pour détruire une armée.
Quand, rayonnant de gloire et libre de travaux,
Napoléon venait ennoblir son repos,
Sa parole érigeait cette colonne altière,
Qui de bronze conquis, glorieuse matière,
Déroule à nos regards tous les lauriers cueillis
Aux champs de Memmingen et d'Ulm et d'Austerlitz¹.
Elle érigeait encor ces arches triomphales,
Des héros de nos jours mémorables annales,
Ouvertes pour transmettre à la postérité
Leurs noms, gravés des mains de l'immortalité.

Tant de faits éclatants, charme de ma jeunesse,
Faisaient battre mon cœur d'orgueil et d'allégresse ;
Et je priais le ciel qu'il daignât de mes jours,
Trop peu nombreux encore, accélérer le cours,

Pour qu'il me fût permis d'aller au champ de gloire,
Conquérir à mon tour ma page dans l'histoire;
Tant je craignais alors qu'il ne fût moissonné
Avant que du péril pour moi l'heure eût sonné.

Hélas ! qui m'aurait dit qu'à ces grands jours de fête
Succéderaient des jours de deuil et de tempête ?
Qui m'eût dit que du sort les terribles décrets
Transformeraient bientôt nos palmes en cyprès ?
Durant ces jours brillants, nul sinistre présage
Ne faisait pressentir l'approche du naufrage ;
Et la France espérait, pour prix de ses succès,
Voir bientôt arborer le rameau de la paix.
Napoléon lui-même en vantait les délices :

- « Nous n'avons, disait-il, fait tant de sacrifices
- « Que pour forcer l'Europe à respecter nos droits ;
- « Encore une victoire, une seule, et les rois²,
- « Fatigués de leur longue et vaine résistance,
- « Viendront, le front courbé, demander à la France
- « Cette paix si longtemps refusée à nos vœux ;
- « Je la leur donnerai ; mais, soldats, je la veux
- « Glorieuse, solide, et si bien cimentée,
- « Que partout, moi vivant, elle soit respectée,

« Et que chacun de vous, rentré dans ses foyers,
« Y vive noblement du fruit de ses lauriers. »

C'est ainsi qu'il parlait. Quel esprit de démence
Parvint à s'emparer de ce génie immense,
Pour le précipiter, dans toute sa splendeur,
Du faite de la gloire au gouffre du malheur³?

Muse, de ce malheur si digne de mémoire,
Viens, en habits de deuil, nous raconter l'histoire ;
Par tes mâles accents, viens instruire les rois
A ne jamais franchir les bornes de leurs droits.
Du pouvoir absolu dis la fatale ivresse ;
Dis-leur que, sous ce joug, la candeur, la sagesse,
Ne pouvant sans péril habiter leur palais,
En sortent l'œil en pleurs, pour n'y rentrer jamais ;
L'indulgente amitié s'éloigne la dernière,
Et, prête à revenir à la moindre prière,
Elle l'appellera de ses vœux, mais en vain ;
Tout monarque absolu se fait un cœur d'airain ;
Céder à l'amitié lui paraîtrait faiblesse ;
Tout devoir l'importune et tout lien le blesse ;
Sa volonté suprême est son unique loi ;

Qui l'ose critiquer est l'ennemi du roi.

Alors de vils flatteurs la voix obséquieuse,
Chatouillant avec art son oreille orgueilleuse,
Décore du beau nom de noble fermeté
Ce mépris révoltant de toute liberté.
Un front à qui le ciel confie un diadème,
Disent-ils, doit savoir gouverner par soi-même.
S'il fallait d'un conseil sonder tous les avis,
L'esprit le plus perçant flotterait indécis,
On ne pourrait marcher que par poids et mesure;
Il faudrait s'arrêter au plus léger murmure,
Et, pour exécuter les plus simples projets,
Consulter humblement le vœu de ses sujets;
Comme si cet amas, indigeste assemblage,
Avait reçu du ciel la sagesse en partage;
Lui, qui détruit le soir ce qu'il fit le matin;
Qui de son bienfaiteur brise toujours la main,
Quand il la sent fléchir au gré de son caprice,
Ah! n'attendez de lui ni raison ni justice;
Méprisez son murmure et tous ses vains discours;
A vos hardis desseins donnez un libre cours,
Et ne permettez point que des voix inquiètes

S'arrogent le pouvoir de borner vos conquêtes.
Vos pas victorieux ne sauraient s'arrêter
Tant qu'il vous restera d'ennemis à dompter.
Alexandre, César, que votre gloire efface,
N'ont dû leurs grands succès qu'à leur savante audace,
N'écoutez que la vôtre, et ces deux grands guerriers
Auront bien moins que vous moissonné de lauriers.

Ainsi, loin de nourrir de conseils salutaires
Le monarque embrasé de projets téméraires,
Les vils adulateurs qui peuplent son palais,
Attisant nuit et jour le feu de ses projets,
L'excitent à courir sans frein et sans défense
Vers le gouffre qui doit engloutir sa puissance.

Tel périt de nos jours ce prince audacieux,
Qui, dans tous les combats vingt ans victorieux,
Vit s'éteindre à jamais, dans une seule automne,
Les rayons éclatants qui formaient sa couronne,
Et qui, précipité de revers en revers,
Se vit traîner captif au bout de l'univers,
Dans une île escarpée, orageuse, mortelle,
Où des rois, ses vainqueurs, la vengeance cruelle,

Le courbant chaque jour sous un affront nouveau,
Le força sous ce joug de descendre au tombeau;
Ressuscitant ainsi la fable détestée
Du vautour qui rongait le cœur de Prométhée.

Muse, avant de descendre à ces jours odieux,
Montre-nous ce héros, rival des demi-dieux,
Relevant de sa main puissante et protectrice
La France, suspendue au bord d'un précipice;
La remplaçant soudain sous l'égide des lois,
Lui rendant son éclat par de nombreux exploits,
Et dans moins de quinze ans, par des travaux immenses,
L'élevant au-dessus de toutes les puissances.

Il avait accompli ces faits prodigieux.
L'Europe contemplait son front victorieux
Avec un sentiment de respect et de crainte,
Et d'un être céleste y croyait voir l'empreinte.
Les rois ne parlaient plus en termes dédaigneux
Du rang qu'avaient en Corse occupé ses aïeux.
Ils voyaient sur son front briller deux diadèmes
Surpassant en éclat ceux qu'ils portaient eux-mêmes;
Et dix fois la victoire ayant mis en ses mains

Des trônes ébranlés les fragiles destins,
Leur avait fait sentir qu'une étroite alliance
Pouvait seule à leur gré raffermir leur puissance ;
Et, pressés de former cet utile lien,
Ils brûlaient en secret d'unir leur sang au sien ;
Lui, jaloux de donner à sa tige héroïque
Des rejetons greffés sur une tige antique,
Mais sans sacrifier à ce nouvel éclat
Aucun des fruits conquis par quinze ans de combat,
Examine avec calme en quelle dynastie
La France doit trouver le plus de garantie,
Pour voir ces deux rameaux, l'un par l'autre affermis,
S'élever d'âge en âge étroitement unis.
La Russie et l'Autriche arrêtent sa pensée ;
D'abord sur la Russie elle s'était fixée.
Il avait obtenu, pour gage de la paix,
Qu'elle fermât ses ports aux voiles des Anglais.
Ce peuple lui faisait une guerre implacable,
Et, n'offrant à ses coups qu'un seul point vulnérable,
Il voulait l'y frapper ; mais pour y parvenir,
De tous les ports d'Europe il fallait le bannir.
Il marche vers ce but avec persévérance,
Et de l'atteindre il voit rayonner l'espérance ;

Il voit de jour en jour leur commerce languir,
Leur trésor s'épuiser, leur crédit s'affaiblir,
Depuis que la Russie, épousant sa querelle,
Se montre studieuse à lui rester fidèle.
Il faut donc conserver ce précieux concours.
Mais à quel prix le Czar vendra-t-il son secours ?
La Finlande est déjà sous son obéissance,
Jusqu'au Danube même il étend sa puissance,
Et son ambition croissant à chaque pas,
Il voudrait du sultan partager les États.
Napoléon, habile à conjurer l'orage,
A deux ans éludé ce dangereux partage;
Mais s'il prolonge encor ces captieux délais,
Le Czar impatient se rallie aux Anglais.
Déjà de ses États les puissants feudataires
Montrent en murmurant les produits de leurs terres
Avilis, délaissés, sur le sol maternel;
Leurs ports inanimés, frappés d'un coup mortel,
Depuis qu'on ne voit plus aborder sur leurs rives
Du peuple d'Albion les voiles nutritives.
Pourquoi donc, disent-ils, maintenir un traité
Qui chaque jour accroît cette calamité ?
Ne fut-il point rompu quand de la Gallicie

La France osa doter le duc de Varsovie³?
Subir un tel affront serait se dégrader.
Il faut, l'honneur l'ordonne, il faut, sans plus tarder,
Revenir sur nos pas, changer de politique,
Et rouvrir aux Anglais le sein de la Baltique.
L'étranger fomentant ces sentiments haineux,
Napoléon prévoit qu'ils briseront les nœuds
Qui maintenaient en paix la France et la Russie.
D'un noir pressentiment son âme en est saisie;
Et ce pressentiment, qu'il voudrait écarter,
L'obsède, et malgré lui le revient tourmenter.
On dit même, et ce bruit est devenu croyable,
Qu'en Bavière, durant une nuit effroyable,
Où la grêle, la foudre et les vents déchaînés,
Arrachaient au sommeil les mortels consternés,
Et répandaient au loin le deuil et l'épouvante,
Après une bataille acharnée et sanglante,
Ce vainqueur, étendu sur un lit de drapeaux,
Dormait enseveli dans un profond repos.
Morphée, ouvrant sur lui ses deux portes d'ivoire,
En laisse s'envoler divers songes de gloire,
Qui, fascinant l'esprit de ce jeune héros,
Font passer sous ses yeux les plus rians tableaux.

D'abord c'est une armée innombrable, aguerrie,
Qui contre lui s'élance, et croit dans sa furie
Venger, en un seul jour, ses précédents affronts ;
Déjà sur nos deux flancs volent ses escadrons,
Et cent bouches d'airain, vomissant le tonnerre,
De leur fracas horrible ont ébranlé la terre.
Lui, calme observateur, à travers tous ces feux,
Découvre d'un clin d'œil le point défectueux,
Qui de ses ennemis doit entraîner la fuite ;
Il y vole, l'attaque, et l'armée est détruite.
Bientôt viennent en deuil de nombreux députés,
Apportant dans leurs mains les clefs de leurs cités,
Et, les genoux fléchis, implorant sa clémence.
D'un regard dans leur cœur il verse l'espérance,
Et d'un ton paternel leur adresse ces mots :
Reprenez, leur dit-il, vos utiles travaux ;
Rien n'en troublera plus l'honorable exercice ;
Ma présence est pour vous un gage de justice.

Rêvant toujours, il croit qu'après mille combats,
Précédé de la paix il rentre en ses États,
Agrandis, illustrés par sa seule vaillance ;
De nombreux monuments racontent sa puissance :

Ce sont de longs canaux, des ponts et des chemins
Surpassant en grandeur les travaux des Romains ;
Il voit nos arsenaux, avant lui solitaires,
Étaler à ses yeux leurs trésors tutélaires ;
Nos villages, jadis de vieux chaume couverts,
Décorés de maisons qui, bravant les hivers,
Ont de la propreté la riante parure ;
Dans nos champs consolés fleurit l'agriculture ;
En nos ports le commerce avec sa liberté ;
Dans nos villes les arts, l'ordre, l'urbanité ;
Et la religion, que la raison éclaire,
Brille, soumise aux lois, au sein du sanctuaire.

Enfin, pour dernier charme il monte en son palais ;
Un peuple, ivre de joie, en borde les accès.
Dans ce séjour pompeux tout parle de sa gloire ;
La peinture à grands traits en retrace l'histoire :
A peine en son printemps il se voit dans Toulon
Humiliant l'orgueil de l'altière Albion ;
Bientôt après en France étouffant l'anarchie.
Au pas de course ensuite il conquiert l'Italie,
Ne donne à ses soldats qu'un hiver de repos,
Vole avec eux sous Vienne arborer nos drapeaux ;

Arbitre de la paix, il s'arrête, et s'applique
A prouver qu'il n'est pas moins sage politique
Qu'il ne fut grand guerrier encore jeune, et
Et que Minerve et Mars habitent son cerveau.
La paix signée, il voit la fête triomphale
Qu'à son heureux retour la France impartiale
Lui décerna pour prix de ses nombreux exploits.
La Vérité debout gravait sur les parois :
Dans six fois dix combats et trois fois six batailles,
Bonaparte, vainqueur, rentre dans nos murailles.
Au sortir de la fête, il traverse les flots :
La fortune guidait quatre fois cent vaisseaux,
Transportant avec lui toute une armée entière.
Sur les rives du Nil, terre inhospitalière,
Il aborde, débarque, et verse sur ces bords
De nos arts créateurs les fertiles trésors ;
Aux plaines de Memphis en étend la semence ;
Du Mameluk féroce y détruit la puissance ;
Et quand de ses bienfaits le germe est assuré,
Par la France en péril à grands cris attiré,
Il revient, la rassure, et de ses mains puissantes,
Saisissant de l'État les rênes languissantes,
Renverse le pouvoir qui les laissait flotter,

Et sur un trône vide il s'apprête à monter.

Alors la scène change, et des songes sinistres,
Des arrêts du destin prophétiques ministres,
Ne lui retracent plus que tableaux désastreux.

Il croit voir s'élancer d'un séjour ténébreux
Un léopard ailé, qui, traversant les nues,
Poursuit en rugissant des aigles éperdues.

Une seule s'arrête et l'ose défier.

Soudain s'engage entre eux un combat meurtrier ;
Dans leurs regards en feu la fureur étincelle ;
Mille coups sont portés, le sang coule, ruisselle,
Et ces deux combattants, l'un sur l'autre acharnés,
Allaient, demi-mourants, tomber exterminés,
Quand un noir ouragan, déchaîné par Éole,
Fond sur eux, les sépare, et le songe s'envole.

Un autre lui succède : il voit des ennemis
Par ses soldats vainqueurs vivement poursuivis.
Mais, malgré leur ardeur, cette poursuite est vaine.
Vers des déserts glacés leur course les entraîne ;
Ils voudraient s'arrêter ; lui, bravant les frimas,
A s'y précipiter excite ses soldats,

A leur tête s'élance, et leur montre leur proie.
Les soldats ranimés poussent des cris de joie,
Redoublent de vitesse et touchent au moment
De saisir leurs captifs... O prodige ! un géant,
Colosse immense, informe, horrible, épouvantable*,
S'avance, et leur présente un corps impénétrable ;
De sa droite il répand des neiges par monceaux ;
De sa gauche descend un fleuve dont les eaux
Se durcissent au souffle émané de sa bouche ;
Arbre, plante, animaux, hommes, tout ce qu'il touche
Se transforme soudain en rigides glaçons ;
Nos soldats sont saisis d'invincibles frissons ;
Ils voudraient fuir ; leurs pieds sont devenus de glace ;
Et le froid de la mort les enchaîne à leur place.
Le monstre avance, avance, et presque en un clin d'œil
Les a tous recouverts de leur dernier linceuil*.
De cavaliers épars à peine un petit nombre,
Échappés, demi-morts, à ce terrible encombre,
Viennent se rallier autour de son drapeau,

* Si le mot *linceuil*, mis pour *linceul*, paraît une licence trop forte, on pourra remplacer ce vers par celui-ci :

Les a tous renfermés dans un même cercueil.

Mais je crois que l'image serait moins poétique.

Le placent malgré lui sur un léger traîneau,
Qui le transporte loin de cette horrible scène,
Et sur le sol français d'un seul trait le ramène.

A peine il l'a touché, que s'offre à ses regards
Une figure pâle, et les cheveux épars;
Le sang encor fumant sur cette chevelure
Atteste une récente et profonde blessure;
Des sanglots comprimés s'échappent de son sein,
Et chacun de ses pas, chancelant, incertain,
Fait craindre qu'épuisée, et bientôt défaillante,
Sous le poids de ses maux elle tombe expirante.
Il vole à son secours... Dieux! que voit-il? quels traits!
Quoi! ma mère! est-ce vous? Oui, je vous reconnais!
Quel monstre a pu frapper cette tête sacrée?
C'est toi... Ces mots lancés d'une voix ulcérée
Ont d'un coup si terrible ébranlé son esprit,
Qu'il s'éveille égaré, prêt à fuir de ce lit,
Où retentit encor cette voix formidable.
Quel est donc, se dit-il, ce rêve abominable?
Quel génie infernal en mon sein l'a vomi?
Mais pourquoi me troubler? Suis-je encore endormi?
La raison sur mes sens n'a-t-elle plus d'empire?

Ne me dit-elle point que ce n'est qu'un délire,
Qu'une de ces vapeurs qu'enfante le sommeil,
Et qui s'évanouit au moment du réveil?
Fuyez donc loin de nous, images ténébreuses;
Laissez-moi contempler ces dépouilles nombreuses
Qu'hier ma main conquît aux champs de la valeur;
Allons à nos soldats montrer ce front vainqueur,
D'où jaillissent sur eux tant de rayons de gloire;
Allons leur départir les fruits de ma victoire;
Qu'en traversant leurs rangs, le brave, par ma voix,
Entende avec orgueil proclamer ses exploits,
Et reçoive à l'instant de ma main triomphante
De son brillant courage une palme éclatante.
Il dit, et sur-le-champ ses ordres sont donnés,
Ses lieutenants debout, ses chevaux amenés;
Dans le camp retentit la trompette guerrière;
Le soldat dispersé vole vers sa bannière,
Prend ses armes, son rang, et le camp tout entier
Apparaît tout à coup en ordre régulier,
Paré, resplendissant, en appareil de fête,
Tel qu'un triomphateur célébrant sa conquête.
Ce spectacle imposant de force et de grandeur
Fait tressaillir d'orgueil l'âme de l'Empereur.

Il sait que ces guerriers, formés à son école,
Au seul nom de l'honneur, à sa moindre parole,
Passeraient sans pâlir à travers des brasiers,
Avant que de laisser entacher leurs lauriers.
Cette intrépidité si longtemps éprouvée,
Qu'aucun roi n'a jamais impunément bravée,
A porté sa puissance en un si haut degré,
Qu'il paraît au destin commander à son gré.
Il s'avance entouré d'un cortège de gloire;
Chaque nom près de lui rappelle une victoire.
C'est *Rivoli* d'abord, à qui Napoléon
D'*Enfant de la victoire* avait donné le nom,
Avant qu'il eût conquis celui qui le décore.
Un autre plus brillant doit l'illustrer encore,
Sans pourtant que l'éclat de ces nouveaux lauriers
Du temple de mémoire efface les premiers;
Loano, Zurich, Gène, et tant d'autres journées,
De la main de Clio sur l'airain burinées,
Brilleront aux regards de nos derniers neveux.
Sobre, actif, vigilant, impénétrable, *heureux**

* Ce général a pris part à plus de combats et plus de batailles qu'aucun des généraux anciens et modernes, sans avoir jamais regu la moindre blessure.

C'était à ce guerrier qu'à l'heure décisive
L'Empereur réservait la part la plus active.

D'Averstadt, son émule, et non moins ferme appui,
Ceint d'un nouveau laurier, marche à côté de lui.
Modeste, mais instruit; calme, mais intrépide,
Et de la discipline observateur rigide,
Il la fit respecter en tout temps, en tous lieux,
Même dans les moments les plus licencieux;
En face du péril impassible, tenace,
Que de palmes obtint son admirable audace !
Elle brille à Memphis de son premier éclat;
Plus éclatante encore aux champs de d'Averstadt;
Et quand au jour d'Eylau tout parle de défaite,
Que l'Empereur lui-même ordonne la retraite,
A cet ordre suprême il ose résister;
Et ferme comme un roc, bien loin de désert
L'arène, où tout le jour il s'est chargé de gloire,
Seul il ose combattre et fixe la victoire.

Tel le fils de *Tydée*, alors qu'Agamemnon,
Consterné des exploits du héros d'Ilion,
Ordonne à tous les Grecs la fuite la plus prompte,

Lui, bravant un pouvoir qui prescrivait la honte,
Déclare hautement qu'il n'obéira pas ;
A suivre son exemple excite ses soldats ;
Et dussions-nous, dit-il, nous seuls assiéger Troie,
J'y vole, le cœur plein d'espérance et de joie.
Il dit, et tous les Grecs, qu'anime son ardeur,
D'un transport belliqueux sentent battre leur cœur,
Et ne pouvant bientôt en maîtriser la flamme,
Demandent à grands cris à marcher sur Pergame.

Quel est au milieu d'eux ce front si radieux ,
Cet œil étincelant, ce port audacieux ,
Cette figure fière et de gloire enflammée ?
Lui ? C'est Montebello, l'Achille de l'armée.
Ennemi du repos, avide de combats,
Affamé de périls, affronteur de trépas,
Frémissant de plaisir à l'odeur de la poudre,
Au cliquetis du fer, au fracas de la foudre,
Il vole, non moins prompt que le vent déchaîné,
Partout où le combat est le plus acharné,
Y sème à pleines mains le deuil et l'épouvante,
Renverse, écrase, éteint tout ce qui se présente,
Et ne quitte le champ, qu'il vient de dévaster,

Qu'alors qu'il ne voit plus d'ennemis à dompter.

Tel un lion terrible, échappé de l'arène,
Court furieux partout où sa rage l'entraîne,
Déchirant, dévorant avec rapidité
Tout malheureux offert à sa férocité ;
Vieillards, femmes, enfants, tombent tous ses victimes.
Si, touchés de leur sort, des hommes magnanimes
S'arment pour le combattre et pour l'exterminer,
Aussitôt le lion, sans rien examiner,
Fond sur eux, l'œil en feu, la crinière dressée,
D'un bond s'élance au sein de la troupe pressée,
L'entr'ouvre, la disperse, et dans quelques instants
A jonché le terrain de leurs membres sanglants,
Et, vainqueur assouvi, ne cesse le carnage
Qu'alors qu'il ne voit plus d'aliment à sa rage.

Près des rives du Gers, dans les murs de Lectour,
Ce héros indomptable avait reçu le jour.
Lannes était le nom qu'il reçut de son père,
Modeste possesseur d'un petit coin de terre,
Que bien souvent son front trempa de sa sueur.
Il eût voulu soumettre à ce même labeur

Les mains de son enfant, mains indisciplinées,
Qu'aux plus nobles travaux Mars avait destinées.
Mais lui : Quoi ! tu voudrais que les bras de ton fils
A ce travail ingrat fussent assujettis ?
Quel en serait le prix ? Vois quelle fut ta vie :
Malgré ta probité, tes soins, ton énergie,
Que de privations, de tourments, de chagrins !
Et pour comble de maux, que d'insolents dédains !
Moi, je les subirais ! Non, non, dès mon enfance,
Tout mon sang bouillonnait à la moindre insolence.
Je veux m'en garantir. Un monde tout nouveau,
Sur tous les rangs, dit-on, a passé son niveau,
Et devant le mérite abaisse les barrières
Qui jadis lui fermaient les plus nobles carrières.
La mienne, je le sens, est celle des combats.
Laisse-moi m'y lancer, et dès mes premiers pas,
Je veux que de mon nom parle toute l'armée,
Et même en fatiguer un jour la renommée.
N'accuse point ton fils d'un orgueil insensé :
Une secrète voix m'a souvent annoncé
Que je m'élèverais, par ma seule vaillance,
Au rang de ce Fabert, la gloire de la France.
Ce soir sous nos drapeaux je vais donc m'engager ;

Mais, malgré mon désir, avant de m'y ranger,
Je veux être béni de la main de mon père :
L'heure de mon départ me sera moins amère.
Il dit : son père ému le presse sur son cœur,
Le bénit, et le fils part rêvant le bonheur.

Il tient parole : à peine a-t-il joint sa bannière,
Que son air martial, son attitude fière,
Attirent les regards, et dans moins de quatre ans,
Il a, de grade en grade, atteint les premiers rangs.
Chacun d'eux fut le prix d'un acte mémorable.
Muse, quelle sera la voix infatigable
Digne de célébrer les merveilleux travaux
Qui de palmes jonchaient les pas de ce héros?
La mienne ne saurait fournir cette carrière :
A celle que je cours je la dois tout entière ;
Mais ne pourrais-je point, sans enfreindre tes lois,
Esquisser à grands traits ses plus brillants exploits?
La plaintive amitié réclame cet hommage :
Viens donc, ta lyre en main, soutenir mon langage.

Vers le pont de Lodi prends ton premier essor :
Trente bouches à feu, ministres de la mort,

En défendaient l'approche ; assis sur le rivage,
Un mur inexpugnable en barrait le passage,
Et derrière ce mur vingt mille combattants
De pied ferme attendaient nos soldats haletants.
Dans une aile avancée, une étroite embrasure
Laisse au char voyageur une seule ouverture.
Voilà le pas mortel qu'il nous faut affronter,
Et c'est à découvert qu'il s'y faut présenter.
Nos soldats en un mois ont fait tant de miracles⁶,
Que leur chef indompté ne connaît plus d'obstacles.
Il ordonne l'attaque, et pour ce coup d'éclat,
Lannes, vainqueur du Pô, doit ouvrir le combat⁷.
Suivi de sa brigade, il s'y lance à leur tête.
Un déluge de feux, dévorante tempête,
Fond sur eux, les mutile, en renverse trois cents* ;
Le reste court toujours, baïonnette en avant,
Arrive au débouché, le force, le traverse,
Culbute l'ennemi, l'écrase ou le disperse ;
Et nous voyons bientôt leurs débris fugitifs
Arrêtés dans leur course, et ramenés captifs.

* Un substantif pluriel ne pourrait point rimer avec un singulier ; mais je crois qu'il le peut avec un mot indéclinable tel qu'une préposition.

Ce triomphe éclatant nous donne l'Italie⁸.

La révolte bientôt éclate dans Pavie :
Le cruel fanatisme en attise l'ardeur.
Le sang français y coule, et demande un vengeur.
Lannes accourt. En vain les portes sont fermées,
Des foudres du dieu Mars les murailles armées,
Une porte succombe aux coups de ce guerrier⁹;
Elle n'est qu'entr'ouverte ; il passe le premier ;
Nul ne peut après lui se frayer ce passage.
Sur lui les révoltés tournent soudain leur rage ;
Dirigent vers sa tête une grêle de feux ;
Il va périr... Les siens, dans ce moment affreux,
S'efforcent à grands coups de briser cette porte ;
Elle tombe en éclats. L'intrépide cohorte
Pénètre, se répand ; tout cède à sa fureur ;
Et la ville rebelle est en proie au vainqueur.
La révolte en un jour ainsi fut étouffée ;
Et ce vainqueur, pour prix de ce nouveau trophée,
Est inscrit par la France au rang des généraux,
Et par l'armée entière au nombre des héros.
Lui, sans s'enorgueillir de cet honneur insigne,
Ne forme qu'un seul vœu : c'est de s'en montrer digne.

Ne nous arrêtons point à chacun de ses pas.
Volons au champ d'Arcole, où la faux du trépas
Durant trois jours entiers apparut affamée.
L'Autriche avait deux fois vu périr son armée ;
Ses aigles n'osaient plus s'élever devant nous.
Tremblante de tomber encore sous nos coups,
Elle double ses rangs. Ses cohortes nombreuses,
Dépassant de bien loin nos troupes belliqueuses,
Triomphent en espoir. Leur nouveau général
D'un combat décisif va donner le signal.
Lannes en est instruit. Sur un lit de souffrance,
Une blessure grave enchaînait sa vaillance.
Il impose à l'instant silence à la douleur ;
Prend ses armes, se fait porter au champ d'honneur ;
Se jette en arrivant au fort de la mêlée.
La troupe qu'il attaque allait être accablée ;
Un plomb brûlant l'atteint et lui perce le bras.
L'autre, s'écria-t-il, ne me trahira pas ;
Soldats, frappons toujours ! Sanglant, il les excite,
Mais il chancelle, tombe ; on l'emporte. Il s'irrite
D'être un moment privé de sa part de péril.
On bande sa blessure. Hâtez-vous, leur dit-il ;
J'entends se ralentir le feu de mes brigades ;

Qu'on me monte à cheval ! Suivez-moi, camarades.
Bientôt il reparait avec un front serein ;
Le feu de nos canons a ranimé son teint ;
Il veut d'un coup d'éclat signaler sa présence :
Une forte redoute avait, en son absence,
Arrêté nos progrès ; il la veut enlever ;
Il y court. Ses soldats, instruits à tout braver,
Y montent l'arme au bras, en atteignent la crête,
La franchissent ; dès lors, plus d'espoir de retraite ;
On se bat corps à corps : l'airain ne tonne plus,
On n'entend que l'acier parmi des cris confus ;
Des flots de sang bouillant inondent cette arène ;
La balance de Mars y flottait incertaine,
Quand pour la dominer Lannes crie aux éclats :
Vive la république ! A ces mots, nos soldats
Se sentent transportés d'une fureur nouvelle ;
Des traits étincelants partis de leur prunelle
Dans les rangs ennemis ont lancé la terreur ;
Ils sont anéantis, et Lannes est vainqueur,
Mais au prix de son sang : durant tout ce carnage,
Le démon des combats, jaloux de son courage,
De l'un de ses carreaux l'avait encor frappé.
Lui, sans en être ému, ne se montre occupé

Que du soin de fixer la victoire indécise ;
Mais quand par son élan la redoute est conquise,
Il tombe évanoui ; la pâleur de la mort
S'étend sur tous ses traits, mais il respire encor ;
Larrey, ce fils chéri du dieu d'Épidaurie,
Accourt, sonde sa plaie et répond de sa vie.
Le plomb avait frappé la tête du fémur,
Mais sans le fracturer ; d'un doigt habile et sûr,
Il l'extract sans effort, déterge la blessure,
En comprime le sang sous une ligature,
Appelle à lui le dieu qui préside au repos,
Abreuve ce guerrier du suc de ses pavots,
Et verse en tous ses sens un calme salulaire.
Deux jours après, on dit que Mars nous est contraire,
Qu'il faut fuir. A ce mot : Moi fuir ! plutôt la mort !
Il faut combattre. Amis, faisons rougir le sort
De trahir la valeur. Qu'à ma selle on m'attache ;
Mes soldats, rassurés en voyant mon panache,
Ne voudront plus céder un seul pas de terrain,
Et du sort menaçant nous forcerons la main.
Croyez à ma parole. A ce ton d'assurance,
Chacun sent dans son cœur rentrer la confiance.
Il sort. A son aspect, ses soldats raffermis

S'élancent de nouveau sur les rangs ennemis,
Y reportent la peur, le désordre, la fuite;
Rien ne peut arrêter leur ardente poursuite.
Bonaparte attentif, témoin de ces progrès,
En fait par sa réserve assurer le succès;
Le camp est envahi : canons, armes, bagage,
Aux mains de nos soldats sont tombés en partage.
Le triomphe est complet; mais qu'il est cher payé!
Sous nos yeux dans son sang Lannes tombait noyé;
Un plomb de part en part traverse sa poitrine,
D'où semble s'exhaler cette flamme divine
Qui l'avait animé. Le bruit de ce malheur,
Volant de rang en rang, y sème la douleur;
De ses regrets chacun veut lui porter l'hommage,
Veut encore une fois contempler son visage :
Mais Larrey, loin du bruit l'avait fait enlever.
A-t-il, demande-t-on, l'espoir de le sauver?
Tout se tait; cependant, à travers ce silence,
Larrey laisse percer un rayon d'espérance.
Trente fois le soleil avait fini son cours,
Et sur l'infortuné la mort planait toujours.
Elle s'éloigne enfin, Lannes semble renaître.
Il renaît, et bientôt on le voit reparaître,

Non moins impétueux, non moins ferme aux combats,
Que s'il n'eût point senti les affres du trépas¹⁰.
Faudra-t-il le montrer en Égypte, en Syrie,
Encor deux fois percé d'une balle ennemie?
Au champ de Marengo ceint d'un sabre d'honneur?
Cette arme était alors le prix de la valeur.
Temps heureux! qu'il fut court! Muse, je pourrais dire
Une foule d'exploits tous dignes de ta lyre :
Raconter Austerlitz, Iéna, Friedland¹¹,
Pultusk, d'où ce héros fut retiré sanglant ;
De là le transporter sur les rives de l'Èbre ;
Le montrer triomphant à ce siège célèbre,
Qui dans moins de deux mois nous coûta cent assauts*.
Mais c'est trop m'arrêter au pas de ce héros ;
Pardonne cet écart, je n'ai pu me défendre
De cet épanchement en ranimant sa cendre,
Et peut-être ces vers seront-ils les derniers
Consacrés par ma lyre à parer ses lauriers¹².

Revenons sur nos pas : ces trois rivaux de gloire,
Lui, Masséna, Davoust, d'immortelle mémoire,
Durant cinq jours entiers, tour à tour, dans leurs mains,

* Le siège de Saragosse.

De l'Europe flottante ont porté les destins.
Auprès d'eux sont Berthier, le prince de Bavière,
Bernadotte, Lefèvre, Oudinot et Bessière,
Suivis de Nansouty, Gudin, Montbrun, Friant,
Mouton, Drouot, Boudet, Saint-Sulpice, Morand,
Legrand, Demont, Lacour, Tarreau, La Riboissière,
Molitor, Durosnel, Vandamme, Saint-Hilaire,
Pajol, Dupas, enfin l'élite des guerriers
Qui marchaient le front ceint de leurs nouveaux lauriers.
Sur tous les champs d'honneur nous les verrons paraître,
Et toujours plus brillants ils s'y feront connaître
Par des actes d'éclat trop souvent répétés,
Et de leur sang aussi trop souvent achetés.

Les voilà parvenus au centre de l'armée.
« Soldats, dit l'Empereur d'une voix animée,
« J'attendais tout de vous; j'en ai tout obtenu.
« A mes hardis desseins vous avez répondu.
« Votre rapidité, votre brillant courage,
« Sur le nombre en tous lieux ont conquis l'avantage,
« Et vous avez prouvé, par vos constants succès,
« L'art qui permit aux Grecs d'anéantir Xercès.
« Thann, Abensberg, Eckmühl, Landshut et Ratisbonne

« De son plus beau fleuron vont orner ma couronne.
« Vous avez, en cinq jours, conquis trente drapeaux,
« Cent pièces de canon, quinze mille chevaux,
« Trente mille captifs, leurs nombreux équipages,
« Leurs magasins remplis, leurs trésors, leurs bagages,
« Et les siècles jamais, même aux temps fabuleux,
« N'ont raconté des faits aussi miraculeux.
« J'en connais tout le prix, et ma munificence
« Vous parlera bientôt de ma reconnaissance.

« L'ennemi, rassuré par votre éloignement,
« A sans pudeur osé violer son serment.
« Le parjure avait donc banni de sa mémoire
« Maringue, Ulm, Austerlitz, remplis de votre gloire.
« Indignés, menaçants, vous êtes accourus,
« Et soudain à vos coups ils vous ont reconnus.
« Ils se sont rappelé leurs défaites passées,
« Par leurs revers présents de bien loin éclipsées :
« A peine pouvons-nous rencontrer leurs débris.

« Naguère ils passaient l'Inn, vainqueurs, enorgueillis,
« Et d'un pas sacrilège ils portaient le ravage
« Jusqu'au sein des États placés sous notre ombrage ;

« Que dis-je ? en leur orgueil, ils osaient se flatter

« D'aller sur notre sol bientôt nous insulter.

« Quel réveil a suivi ce rêve chimérique !

« Aujourd'hui consternés de leur attaque inique,

« Ils implorent leur grâce, et voudraient à tout prix

« Fléchir votre courroux ; mais ils nous ont appris

« De quelle ingratitude ils payaient la clémence.

« Trois fois j'ai relevé leur débile puissance¹³ :

« Par quel retour ont-ils reconnu ce bienfait ?

« Ils nous en ont payé par le plus noir forfait.

« Allons les en punir : que rien ne nous retienne.

« Soldats, avant un mois nous rentrerons dans Vienne. »

Il se tait, et l'armée à grands cris applaudit*.

* Napoléon adressa ainsi ses félicitations et ses remerciements à l'armée victorieuse : « Soldats, leur disait-il, vous avez justifié mon attente ; vous avez suppléé au nombre par votre
« bravoure ; vous avez glorieusement marqué la différence qui
« existe entre les soldats de César et les cohues armées de Xercès.

« En peu de jours nous avons triomphé dans les trois batailles de Thann, d'Abensberg et d'Eckmühl, et dans les combats de Peissing, de Landshut et de Ratisbonne : cent pièces
« de canon, quarante drapeaux, cinquante mille prisonniers,
« trois équipages attelés, trois mille voitures attelées portant
« les bagages, toutes les caisses des régiments : voilà le résultat de la rapidité de vos marches et de votre courage.

« L'ennemi, enivré par un cabinet parjure, paraissait ne

Alors chaque soldat rappelle en son esprit
Tous les faits éclatants qui dans ces jours de gloire
Avaient sous nos drapeaux fait asseoir la victoire ;
Ils nomment les héros dignes d'un des lauriers
Promis par l'Empereur aux plus vaillants guerriers.
L'un cite de Mouton l'audace triomphante,
Quand au pont de Landshut, où la flamme serpente,
De sa voix de stentor il crie à ses soldats :
Baïonnette en avant ! Marchons, ne tirez pas¹⁴.
Il dit, s'élance, vole et dévore l'espace ;
Arrive à l'ennemi, le perce, le terrasse ;
En poursuit les débris à travers mille feux ;
Les pousse vers la place, y pénètre avec eux.
Hiller, la rage au cœur, s'obstine à la défendre ;
Vains efforts : Hiller plie ; il faut fuir ou se rendre ;
Il fuit, abandonnant aux mains de ses vainqueurs
La place, ses trésors et tous ses défenseurs¹⁵.

« plus conserver aucun souvenir de vous. Son réveil a été
« prompt ; vous lui avez apparu plus terribles que jamais. Na-
« guère il a traversé l'Inn et envahi le territoire de nos alliés ;
« naguère il se promettait de porter la guerre au sein de notre
« patrie. Aujourd'hui, défait, épouvanté, il fuit en désordre.
« Déjà mon avant-garde a passé l'Inn ; avant un mois, nous
« serons à Vienne. »

L'autre peint de Davoust l'habile résistance.
Séparé de l'armée, il marchait en présence
D'un ennemi pressant et trois fois plus nombreux
Que les forces qu'il peut opposer à ses feux.
Jaloux de lui cacher sa marche et sa faiblesse,
Lui-même il le harcèle, et se montre sans cesse
Sur son front, sur ses flancs, prêt à fondre sur lui.
Mais quand enfin Lefèvre annonce son appui,
Davoust n'enchaîne plus le démon de la guerre ;
Il fait marcher sur Thann Friant et Saint-Hilaire ;
Attaque Hohenzollern, le repousse, le bat,
Le sépare d'Hiller ; et ce premier combat
De nos succès futurs est un heureux présage.
Abensberg et Landshut en sont un nouveau gage.
Mais au vallon d'Eckmühl, propice à ses projets,
L'Empereur veut au comble élever ses succès.
Il réserve à Davoust sa part de la victoire.
« Thann et Laichling, dit-il, vous ont comblé de gloire,
« Un nouveau champ demain va s'ouvrir devant vous,
« J'y veux à l'archiduc porter les derniers coups.
« Secondez mes efforts : votre tâche est pénible ;
« Mais à votre énergie est-il rien d'impossible ?
« Jusqu'au milieu du jour, seul, vous devez porter

« Tout le poids de l'attaque et la faire avorter.
« J'arrive alors, j'écrase et le centre et la gauche ;
« Vous tournerez sa droite ; et si la nuit n'approche,
« L'archiduc est perdu ; tout est pris ou détruit. »
Il dit, et part. Davoust parcourt pendant la nuit
Tout le front de sa ligne, et soudain lui fait prendre
Les postes importants qu'elle devra défendre ;
Trace à ses lieutenants le plan de l'Empereur.
Le succès, leur dit-il, est en notre valeur ;
Prouvons demain nos droits à cette confiance.

Bientôt le jour paraît, et Rosamberg s'avance.
Orgueilleux de son nombre, il croit nous terrasser ;
Mais en vain d'heure en heure il se fait renforcer.
Davoust, présent partout, résiste inébranlable.
Napoléon survient ; il foudroie, il accable
Rosamberg, qui, cerné, tombait anéanti,
Si trop prompte la nuit ne l'en eût garanti.
Gloire donc à Davoust ; que de cette journée
La couronne à son front soit par nous décernée¹⁶ !

« Lannes, répond Marbot *, à ce suprême honneur

* Alors aide de camp du maréchal Lannes, aujourd'hui grand

« A des droits plus certains : je l'ai vu, ce vainqueur,
« Sur le centre ennemi tomber et le détruire;
« S'élançant sur sa droite, et bientôt la réduire
« A fuir vers le Danube à pas précipité.
« Davoust et ses soldats auraient-ils résisté
« Si Lannes accouru ne leur prêtait main-forte?
« Entre Davoust et lui, jugez donc qui l'emporte.
« Je ne parlerai point d'Arnofen, de Lanshut¹⁷,
« De Rohr, de Rothembourg. Non, non, je cours au but :
« Peignons-le d'un seul trait. Signalons la journée
« Où ce héros fougueux, forçant la destinée,
« Enlève Ratisbonne : hier de ses fossés,
« Quatre fois nos soldats, par le feu repoussés,
« Cédaient. Lannes, brûlant de laver leur outrage,
« Par ces mots enflammés relève leur courage.
« Soldats, vous allez voir, se met-il à crier,
« Que votre maréchal est encor grenadier¹⁸.
« Il dit, prend une échelle, au pied du mur l'applique,
« Y monte. Électrisés par cet acte héroïque,
« Ses soldats à l'envi gravissent le rempart,
« Et sur son front soumis plantent notre étendard.

officier de la Légion d'honneur, lieutenant général, aide de camp de S. A. R. M^{gr} le comte de Paris.

« Ratisbonne est à nous. A ce fils de Bellone,
« Qui viendrait sans pâlir disputer la couronne? »
Chacun à ce discours hésitait interdit,
Quand on voit dans les rangs circuler un édit,
Décernant avec choix les palmes de la gloire
Aux preux que de sa voix désignait la victoire.
Généraux, officiers, jusqu'au moindre soldat,
Blessés ou distingués par des actes d'éclat,
Sont décorés des mains de la reconnaissance
D'insignes glorieux attestant leur vaillance.
Le dieu Mars présidait cette solennité,
Et Clio burinait pour la postérité
Les noms de ces élus, leurs faits et leurs prouesses.

Leurs joyeux compagnons, témoins de ces largesses,
Brûlent de voir rouvrir la carrière d'honneur,
Où ces palmes croissaient pour orner la valeur.

Non moins impatient, Napoléon ordonne
Qu'au lever du soleil, sortis de Ratisbonne,
Tous les corps de l'armée, avec art dirigés,
Éclairés l'un par l'autre et partout protégés,
Poursuivent l'ennemi de retraite en retraite,

Et dans sa capitale achèvent sa défaite.

Cet ordre désiré, transmis de rang en rang,
De nos soldats ravis fait bouillonner le sang ;
Et de joie enivrés, sur les monts, dans la plaine,
On les entend crier : A Vienne ! à Vienne ! à Vienne !

FIN DU PREMIER CHANT.

LA CHUTE
DE NAPOLEON.



Chant Deuxième.

Argument

Exorde. — Tableau de la guerre. — Champ de bataille après l'action. — Ville prise d'assaut. — Meurtres. — Pillage, Temples profanés, Hôpitaux incendiés. — Chefs-d'œuvre détruits. — Description du typhus. — Ses caractères. — Ses résultats. — Marche de Napoléon sur Vienne. — Hiller abandonne les rives de l'Inn, se retire derrière celles de la Traun et se retranche dans Ebersberg. — Le maréchal Masséna fait attaquer cette place par les généraux Claparède et Legrand ses lieutenants, vaillamment secondés par Cohorn et Le Dru, généraux de brigade. — La place est enlevée. — Court éloge de quelques-uns des vainqueurs. — Arrivée de Napoléon dans la place conquise. — Impression pénible qu'il éprouve. — Il la comprime. — Sa marche vers l'Ems. — Hiller poursuivi franchit cette rivière, en détruit tous les ponts et se retire à Saint-Polten. — Il voudrait s'y retrancher pour couvrir Vienne. — L'archiduc s'y oppose. — Ses motifs. — Hiller obéit, et va se réunir à ce prince derrière le Danube. — Arrivée de Napoléon à Saint-Polten. — Sa joie de trouver cette position évacuée. — Cette joie est troublée par l'arrivée d'un courrier qui lui annonce la retraite de ses armées du Portugal. — Ses réflexions. — Elles sont interrompues par un discours de la Sagesse. — Reproche et conseil de cette déesse. — Réponse de Napoléon, sa justification, ses principes, son espoir. — Départ pour Vienne. — Le poète ne peut l'y suivre, sa muse alarmée l'entraîne vers le Tage.

LA CHUTE

DE

NAPOLÉON

CHANT DEUXIÈME

Vous qui tenez en main les destins de la terre,
Qui d'un souffle allumez le flambeau de la guerre,
Avant de l'exhaler, contemplez le tableau
Des ravages profonds qu'enfante ce fléau.
Voyez ces champs couverts de cadavres putrides;
Ces soldats mutilés, sur ces amas fétides,
Sans espoir de secours, se trainer tout sanglants;
Ces villages en feu; leurs pâles habitants
Fugitifs, demi-nus, sans pain et sans asiles;
Ces femmes, ces vieillards, que leurs forces débiles
Ne peuvent soutenir, tomber abandonnés.

Plus loin, voyez ces murs que la sape a minés :
Des bataillons entiers, armés pour leur défense,
Les couvrent; tout à coup éclate un bruit immense.
C'est la foudre; elle part, et lance dans les airs
Ces remparts fracassés; dans leurs flancs entr'ouverts
Tombent morts, engloutis, leurs gardiens intrépides.
Sur leurs débris fumants, je vois à pas rapides
S'élancer le vainqueur : il les a tous franchis;
La ville est envahie; où fuir? Les ennemis,
Fondant de toutes parts, l'occupent tout entière.
Voyez-les saisissant de leur main meurtrière
Ces femmes, leurs enfants qui, tombant à genoux,
S'efforcent, l'œil en pleurs, de fléchir leur courroux;
Mais, loin de les fléchir, tout retard les irrite,
Et leur glaive assassin fond et se précipite
Dans le cœur frémissant de ces infortunés.
Ces bourreaux dégoûtants, au carnage acharnés,
Fouillent chaque maison, y cherchent des victimes.
Ont-elles fui, la rage enfante d'autres crimes :
Elle dévaste tout, et, pour comble d'horreur,
La flamme de ce monstre assouvit la fureur.
Dans le temple des dieux, les vierges en prière,

Embrassant leurs autels, espéraient se soustraire
A la brutalité du féroce soldat.

Hélas ! est-il des dieux dans un jour de combat ?

L'ivresse du triomphe en brave la puissance.

Dans ces parvis émus, le vainqueur en démence

Entre, le bras sanglant et le glaive à la main.

Ah ! détournons les yeux : Quoi, jusqu'en ce lieu saint,

Jusqu'au pied des autels tant d'horribles injures !

Le meurtre, le viol et toutes les souillures !

Hé ! les carreaux du ciel ne fondent point sur eux !

Mais vous, qui conduisez ces assassins hideux,

Parlez : n'osez-vous point enchaîner leur furie ?

Sous leurs coups faut-il perdre et l'honneur et la vie ?

Non : pour sauver le sien, vouée à la pudeur,

Cette vierge saisit un glaive protecteur ;

Et, préférant la mort à l'opprobre, à l'outrage,

Dans son cœur, sans pâlir, le plonge avec courage.

Quoi ! vous voyez couler un sang si généreux

Sans suspendre le cours de vos meurtres affreux !

Faut-il, pour arrêter votre main criminelle,

Que le sang à grands flots dans le temple ruisselle ?

Soyez donc satisfaits, il coule par torrents !

Fuyez, ne frappez plus ces restes expirants.

Mais où porteront-ils leur rage sanguinaire?
Vont-ils souiller encore un nouveau sanctuaire?
Il en est un, du moins, qu'ils doivent respecter :
C'est l'asile pieux où l'on vient de porter
Les combattants tombés sous le poids des blessures.
Hélas! déjà la flamme en perce les toitures,
Et tous les malheureux dans ces murs enfermés
Sur un lit de douleur expirent consumés.

Qui pourrait retracer les scènes infernales
Qui navrèrent les cœurs dans ces heures fatales?
Cette ville, inondée et de sang et de pleurs,
Durant trois jours entiers en subit les horreurs.

Vous aussi, dans ces jours de deuil, d'ignominie,
Vous, chefs-d'œuvre des arts, monuments du génie,
Qu'il enfante par siècle et par de longs efforts;
Vous, nos titres de gloire et nos premiers trésors,
Vous tombez mutilés sous leur bras sacrilège!
Du moins Virgile, Homère, et leur docte cortège,
Par un charme invincible échappent à ces coups,

Et pour nous consoler arrivent jusqu'à nous.

Seront-ils impunis, ces crimes exécrables?

Non : tôt ou tard les dieux atteignent les coupables.

Je vois leur bras levé, prêt à s'appesantir;

Et d'un nuage impur leur courroux fait sortir

Un monstre gangrené, fils pourri de la guerre,

Engendré pour punir les crimes de sa mère.

Ce monstre a nom Typhus. A peine a-t-il paru,

Que de son souffle infect l'air est tout corrompu.

L'on ne respire plus que miasmes putrides;

Ils pénètrent partout; leurs germes homicides

S'infiltrant dans le sang, et son cours inégal

Des atteintes du monstre est le premier signal.

Ses ravages sont prompts : une pâleur mortelle

Imprime à tous les traits une face nouvelle.

L'œil n'aperçoit plus rien qu'à travers un réseau;

Des rêves fatigants assiègent le cerveau :

Ses esprits sont troublés; le délire s'empare

Du flambeau protecteur qui leur servait de phare.

Une flamme intestine embrase tout le corps;

Chaque organe envahi sent fondre ses ressorts;

La langue perd les siens, elle devient muette;

Les mains ne peuvent plus lui servir d'interprète,
L'oreille ne perçoit qu'un son vague, amorti;
Plongé dans la stupeur, l'homme semble abruti;
Mille taches de sang souillent son épiderme;
Et quand enfin le mal touche à son dernier terme,
La bouche et chaque pore, exhalant du poison,
Éloignent la pitié du lit du moribond;
Et la terreur fait fuir jusques au mercenaire
Qui devait de sa main lui fermer la paupière ¹.

Mais c'est surtout au camp du féroce vainqueur
Que ce fléau terrible exerce sa rigueur.
Il n'y décoche point ses traits inévitables,
Séparés et distincts : ils fondent innombrables;
Je vois des rangs entiers tomber au même instant.
Tels, au temps des moissons, quand Borée et l'Autan,
L'un à l'autre opposés, entassent sur nos têtes
Ces nuages obscurs, repaires des tempêtes;
La foudre les déchire, et de leurs flancs ouverts
La grêle tombe en masse, et, traversant les airs,
Écrase ces moissons, naguère florissantes.
Elles ont disparu : les terres gémissantes
N'offrent plus aux regards que débris désastreux :

Tels gisaient ces guerriers, naguère si nombreux.
En vain, pour échapper à leur juste supplice,
S'efforcent-ils de fuir vers un ciel plus propice;
Le typhus les poursuit, et des mains du trépas
Fait dresser des cercueils pour arrêter leurs pas.
Ces lugubres jalons, vus d'espace en espace,
De la marche du monstre indiquent seuls la trace;
Et plus elle s'étend, plus il est acharné.
Témoin de ses progrès, le peuple consterné
Déserte ses foyers, fuit loin de ces contrées
Par les dieux en courroux à ce monstre livrées;
Et chacun, en fuyant, se tourne, plein d'effroi,
Cherchant s'il ne voit pas tomber derrière soi
Un parent, quelque ami, compagnon de sa fuite.
L'industrie et les arts, qui marchent à sa suite,
Privés de tout appui, s'éloignent à leur tour;
Et l'on ne voit enfin, dans ce morne séjour,
Que deux seuls habitants : la Peste et la Misère.
Voilà, voilà les maux engendrés par la guerre!
O vous donc qui d'un souffle allumez son flambeau,
Avant de l'exhaler, contemplez ce tableau!

L'Empereur poursuivait sa route triomphale,

L'esprit toujours tendu vers cette capitale
Où devaient se peser les destins des Césars,
Quand une ville en feu vint frapper ses regards.

Hiller, derrière l'Inn craignant une défaite,
Court derrière la Traun chercher une retraite.
Le site d'Ebersberg, son château, ses fossés;
Ses rapides coteaux, de canons hérissés,
Et le fleuve profond qui mugit sous la place,
Des plus fiers assaillants semblaient braver l'audace.
Dans ce nouvel asile il croit se maintenir;
Et si Charles accourt et le vient soutenir,
Ils pourront, triomphants, rentrer dans la Bavière,
Et nous punir d'avoir insulté leur frontière.
Bercé de cet espoir, il avait défendu
De détruire le pont sur la Traun étendu.
Quatre forts bataillons en protégeaient la tête.
Le bouillant Masséna, qu'aucun péril n'arrête,
Pressé de séparer Hiller de son appui,
Fait attaquer ce corps retranché devant lui.
L'intrépide Cohorn *. chargé de cette lutte,

* Chef de brigade de la division du général Claparède.

Fond sur ces bataillons, les chasse, les culbute,
Les poursuit sur le pont, la baïonnette au dos,
Et les force à chercher leur salut dans les flots.

Hiller, déconcerté de leur prompt déroute,
Accourt, ferme la porte, et de chaque redoute
Fait lancer sur ce pont une grêle de feux.

Il brûle, va crouler. Non moins impétueux,
Cohorn vole à la porte, y fait placer sa foudre ;
De ses coups répétés la fait tomber en poudre ;
Et le sein de la place est ouvert aux vainqueurs.

Mais il leur apparaît rempli de défenseurs
Altérés de vengeance, affamés de carnage.

Le combat recommence, attisé par la rage.
Nos braves, assaillis de front et sur leurs flancs,
Sentent à chaque pas diminuer leurs rangs.

De chaque toit fondaient des traits inévitables.
Ils avançaient pourtant, fermes, imperturbables,
Mais ils vont succomber, s'ils ne sont secourus.

Le brave Claparède* et les siens accourus
Relèvent de Cohorn les troupes défaillantes ;

* Général de division du corps d'armée du maréchal Masséna.

Attaquent fièrement ces phalanges vaillantes,
Qui se flattaient déjà de nous anéantir.
Elles résistent; mais rien ne peut ralentir
L'impétueux élan du brave Claparède :
Il frappe, et sous ses coups l'ennemi fléchit, cède,
Et bientôt dispersé, fuyant de toutes parts,
Court de chaque maison se faire des remparts.
Claparède y pénètre, avec lui le ravage.
Mars bientôt les transforme en un champ de carnage,
Où chacun, combattant sans espoir de quartier,
Aux fureurs de ce dieu se livre tout entier.

Hiller, qui s'aperçoit combien est peu nombreuse
De nos fiers assaillants la troupe audacieuse,
Pour nous envelopper, du haut de ses coteaux
Fait descendre à grands pas vingt bataillons nouveaux.
Claparède ne peut opposer à ces forces
Que cinq mille Français et deux bataillons corses* ;
Mais jamais les Français, lorsqu'ils ont combattu,
N'ont compté l'ennemi qu'après l'avoir vaincu.
Nos preux, sans s'émouvoir, font donc tête à l'orage,

* Les chasseurs de Corse et ceux du Pô.

Se présentent partout; mais, malgré leur courage,
Mutilés par les feux des obus, des canons,
Ils se font, à leur tour, un rempart des maisons;
Remparts de soliveaux, d'airain par la défense*.
Trois fois pour les briser notre ennemi s'élance,
Et trois fois repoussé, puni de ses efforts,
Il laisse le terrain encombré de ses morts.

A ce nouvel affront, transporté de furie,
Hiller à son secours appelle l'incendie,
Ce monstre horrible accourt, une torche à la main,
L'approche de ces murs, la brandit, et soudain
La flamme en longs sillons serpente vers leur faite,
L'embrase. Nos soldats, pressés dans leur retraite,
Ne cessent de combattre, assaillis de tisons
Qui tombent enflammés de toutes les cloisons.

Hiller, dans ce péril, les somme de se rendre.
« Non, non, répond Cohorn; jurons de nous défendre
« Tant qu'il nous restera des armes et des bras.
« Masséna nous observe; il ne permettra pas

* La ville d'Ébersberg était construite en bois.

« Que nous soutenions seuls cette lutte inégale.
« Silence : entendez-vous sa foudre martiale ?
« C'est le signal certain d'un formidable appui.
« Je le vois, il accourt, c'est Legrand *, oui, c'est lui.
« Redoublons d'énergie, et que notre défense
« Décore d'un rayon les fastes de la France. »
Soudain : « Nous le jurons ! » répondent ces guerriers,
Ils se défendent donc, entourés de brasiers,
Et soutiennent longtemps cette lutte effrayante.

Mais enfin de Legrand la troupe foudroyante
Pénètre dans la place, et du premier élan
Repousse l'ennemi loin du séjour brûlant
Où nos braves, pressés par le fer, l'incendie,
Plutôt que de se rendre allaient perdre la vie.

A peine délivrés, Le Dru ** vole au château,
Le Dru qu'ont vu briller Ulm, Austerlitz, Eylau,
Et qui, depuis seize ans, aux héros de notre âge
Dispute avec succès la palme du courage.

Le sentier qui conduit à ce fort destructeur

* Général de division du corps d'armée du maréchal Masséna.

** Général de brigade de la division Legrand.

N'offre dans son trajet nul abri protecteur,
Et ce n'est qu'en bravant des torrents de mitraille
Que la valeur parvient au pied de sa muraille.

« Qu'importe ? dit Le Dru ; serions-nous arrêtés
« A des périls par nous si souvent affrontés ?
« Non, vous en rougiriez : franchissons cet espace.
« Nous manquons de canons, que le fer les remplace ;
« Et, la hache à la main, qu'à coups multipliés
« La porte de ce fort tombe et croule à vos pieds. »

Il dit : la troupe vole, et la porte est brisée,
Ses postes envahis et leur garde écrasée.

Nos braves, exaltés par ce premier succès,
Voudraient au pas de course étendre leurs progrès ;
Mais Jordis, qui répond du salut de la place,
De ses deux bataillons nous oppose la masse.
Le conflit est terrible : il faut vaincre ou mourir.
Chacun cherche à frapper, et nul à se couvrir.
Le sang des premiers rangs inonde cette arène.
Le généreux Lendy*, que sa valeur entraîne,

* Colonel.

Tombe, entouré de morts de sa main immolés.
Mais les rangs ennemis, sous ses coups ébranlés,
S'entr'ouvrent, et Ravier*, à qui l'expérience
Du moindre mouvement révèle l'importance,
Excite tous les siens à redoubler d'ardeur.
Ils s'élancent, pareils au torrent destructeur
Qui, vainqueur de la digue opposée à sa rage,
A ses flots comprimés ouvre un large passage :
Tels fondent ces guerriers sur les rangs ennemis,
Et, bientôt, de leur sang nos glaives assouvis
Reçoivent à merci tout ce qui les implore.

Quand Hiller voit flotter le drapeau tricolore
Au front de ce château, son appui principal,
Confus, de la retraite il donne le signal ;
Pour la favoriser, ranime l'incendie,
Et court de porte en porte attiser sa furie.

Cet obstacle ne peut arrêter nos soldats.
Je les vois à travers la flamme et ses éclats,

* Colonel.

Inondés de sueur, tout couverts d'étincelles,
S'avancer triomphants jusqu'au front des ruelles,
Dont Norremann, chargé d'arrêter nos progrès,
A la tête des siens, nous dispute l'accès.
Mais Legrand, que suivait une troupe d'élite,
Ordonne d'attaquer. Le Dru se précipite
Dans ces sentiers étroits, d'obstacles hérissés.
Cardoneau tombe mort; Salmon, Clouard, blessés*.
L'intrépide Cohorn, qu'irrite cet outrage,
S'élance, l'œil en feu. Dieux! quel affreux carnage!
Je ne vois que du sang, je n'entends que des cris.
La mort plane acharnée entre les deux partis.
Point de pas en avant, pas un seul en arrière.
Ce duel se prolonge une heure tout entière,
Sans qu'un seul combattant ralentisse ses coups.
Mais, enfin, le destin se déclare pour nous;
Du cœur des ennemis il bannit l'assurance,
Nous la voyons partir. Dès lors, leur résistance
N'oppose à nos assauts que d'impuissants efforts,
Et leur seule barrière est un monceau de morts.
Elle est bientôt franchie : Hiller fuit, et la place

* Tous les trois colonels.

Soumise, l'œil en pleurs, vient nous demander grâce².

Quel triomphe ! à quel prix fallut-il l'acheter* !

Ma voix s'épuiserait, si je voulais citer

Tous les noms des guerriers qui, dans cette journée,

Virent à leur printemps trancher leur destinée.

Lesuire, Ficatier, vous fûtes plus heureux** :

La mort vous épargna. Cependant, tous les deux

Vous payâtes tribut au démon de la guerre,

Et votre sang rougit son large cimeterre.

Le tien, jeune Pelet, ne fut point épargné***,

Dès les premiers assauts le sol en fut baigné ;

Mais, bravant la douleur, la mort qui te menace,

Jusques aux derniers coups tu brillas à ta place.

Peut-être, dès ce jour, ton esprit pénétrant

Méditait cette histoire où ton pinceau savant

Nous montre les ressorts de ce génie immense

* Notre armée fit une perte d'environ 3,000 hommes tués ou blessés ; l'ennemi perdit 5,000 hommes et nous laissa 7,500 prisonniers.

** Généraux de brigade.

*** Alors aide-de-camp du maréchal Masséna ; aujourd'hui lieutenant-général, directeur du dépôt de la guerre et pair de France.

Des destins de l'Europe agitant la balance.
Et toi, que tes hauts faits auraient seuls anobli,
Pernetti, je ne peux te laisser en oubli³.
La docte et chaste sœur qui préside à l'histoire
M'a trop bien raconté de quels rayons de gloire
On vit ton front briller dans ce jour orageux.
L'ennemi, bien couvert, accablait de ses feux
Nos braves, qui du pont affrontaient le passage.
Il faut les rappeler ou dompter cet orage.
A ta voix vont rouler vingt tonnerres d'airain ;
Par ton souffle animés, ils éclatent : soudain
Tous les feux ennemis sont réduits au silence.
Mars t'embrasse, et vers nous fait pencher sa balance.

Quand ce dieu satisfait eut calmé sa fureur,
Dans les murs d'Ébersberg apparut l'Empereur.
L'aspect de tant de sang, ces maisons embrasées ;
Les victimes sans nombre en leur chute écrasées ;
Nos malheureux soldats, du fond de ces tombeaux
Arrachés demi-morts, quelques-uns en lambeaux ;
Les femmes, les enfants, échappés à la flamme,
Errants, privés d'appui, le désespoir dans l'âme ;
Enfin, de mille horreurs le tableau déchirant

Fait frissonner le cœur de ce fier conquérant.

Pour la première fois il se connaît sensible.

Mais bientôt, comprimant ce sentiment pénible :

« Ne nous arrêtons point, dit-il à ses soldats.

« Hiller fuit devant nous : ne lui permettons pas

« De sauver les débris qu'à sa suite il entraîne.

« Volons aux bords de l'Ems, et sa perte est certaine

« Si nous pouvons l'atteindre avant qu'il l'ait passé. »

Mais ce chef fugitif, de ce sort menacé,

Se hâte de franchir ce fleuve tutélaire,

En détruit tous les ponts, et de son adversaire

Entrave la poursuite; et, sans trop respirer,

Derrière Saint-Polten il court se retirer.

Retranché dans ces lieux, que leur force signale,

Il voudrait à tout prix couvrir la capitale;

Mais avec ses débris peut-il se hasarder,

Si Charles rassuré ne le vient seconder?

Et ce prince doit-il, au sort d'une journée,

De l'empire ébranlé livrer la destinée?

Trop de dangers suivraient cette témérité.

Avant de se résoudre à cette extrémité,

L'archiduc veut des siens relever le courage,
Et du nombre sur nous leur donner l'avantage.
Il mande donc Hiller : « Je prévois comme vous,
« Lui dit-il, les malheurs près de fondre sur nous ;
« Je les avais prédits longtemps avant l'orage ;
« Et, si l'on n'eût fermé l'oreille à ce présage,
« Nos armes n'auraient point à gémir des revers
« Que leur ont attirés des conseillers pervers.
« Pourquoi rallumaient-ils la guerre en Allemagne ?
« Ne valait-il pas mieux l'attiser en Espagne,
« Où l'astre des Français commençait à pâlir ?
« Où l'affront qu'à Baylen Reding leur fit subir
« A bien moins de leur prince ébranlé la couronne
« Que le vil attentat qui fit frémir Bayonne ?
« En quel siècle vit-on, par tant de lâcheté,
« Trahir les droits sacrés de l'hospitalité ?
« Cet excès d'infamie a fait rougir la France,
« Et l'Espagne à grands cris en demande vengeance.
« Ses peuples courroucés ont, d'un commun accord,
« A ce spoliateur déclaré guerre à mort ;
« Et leur sang a prouvé, dans Sarragosse en cendre,
« Avec quelle énergie ils sauront se défendre.
« Il n'est plus une ville, un village, un hameau,

« Qui d'un soldat français ne montre le tombeau.
« Tout ce qui se hasarde à marcher sans escorte
« Voit un poignard sanglant sortir de chaque porte ;
« Et le bras qui l'agite, et plonge un coup mortel,
« Sent qu'il sert sa patrie, et croit venger l'autel.

« De ce noble courroux l'Angleterre charmée
« Leur prodigue son or, et leur prête une armée.
« Wellesley* la commande, et ses derniers succès
« De désastres nouveaux menacent les Français.
« Parmi leurs généraux s'agite la discorde.
« Leur chef, qui pourrait seul ramener la concorde,
« En est trop éloigné pour se faire obéir.
« Soult, qu'aux champs d'Austerlitz... (laissons ce souvenir,)
« Peut-être éloignerait le jour de leur naufrage,
« S'il était investi d'un pouvoir sans partage ;
« Mais, d'un tel ascendant armer ce maréchal,
« N'est-ce point se créer un dangereux rival ?
« Et son maître peut-il, sans excès d'imprudence,
« Commettre à ce péril sa nouvelle puissance ?
« Il connaît trop le sort de ces soldats romains,

* Aujourd'hui duc de Wellington,

« Promus par leur armée au rang de souverains,
« Pour ne point s'appliquer à tenir dans ses chaînes
« L'esprit aventureux de tous ses capitaines,
« Et ne pas fomenteur les sentiments haineux
« Qu'il a semés au cœur de ces ambitieux.
« Il doit donc succomber dans cette guerre impie.
« Mais, si nous désirons que le coupable expie
« Le sang qu'a fait verser son horrible attentat,
« Ménageons notre armée, éludons tout combat,
« Et ne livrons jamais au sort d'une journée
« Du trône des Césars l'auguste destinée.
« La sagesse l'ordonne. Avec vous je gémis
« De voir la capitale en proie aux ennemis,
« Et subir sous nos yeux des maux incalculables.
« Mais, si nous conservons des forces redoutables,
« La fortune en un jour peut réparer nos maux,
« De nos lauriers courbés relever les rameaux,
« Et, du sang des Français, effacer nos injures.
« Attirons ses regards par de sages mesures.
« Derrière le Danube attendons des renforts.
« L'ennemi ne saurait, malgré tous ses efforts,
« Franchir cette barrière avant leur arrivée.
« La Prusse entière alors doit être soulevée :

« Schill, en secret d'accord avec son souverain,
« La parcourt aujourd'hui les armes à la main,
« L'excitant à briser l'alliance oppressive
« Qui, sous le joug français, la courbe et la captive.
« Ses progrès imprévus s'étendent tous les jours.
« L'Angleterre, empressée à lui prêter secours,
« A mis sa flotte en mer, et porte vers la Flandre
« Une armée aguerrie, avide d'y descendre.
« Le Tyrol, indigné du joug des Bavares,
« Vient de s'en affranchir, et, rentré sous nos lois,
« S'est emparé d'Innsbruck, ravage leurs frontières,
« Et de nos ennemis menace les derrières.
« Le prince Jean, par moi de nos revers instruit,
« A quitté l'Italie, et, marchant jour et nuit,
« A déjà traversé toute la Carinthie,
« Franchit en ce moment les champs de la Styrie,
« S'avance sur Presbourg, et nous peut, dans vingt jours,
« D'une seconde armée apporter le secours.
« Alors, si l'ennemi, séduit par son courage,
« Du Danube, à nos yeux, affronte le passage,
« Il faut que dans ce fleuve ils tombent engloutis;
« Que gonflé de leur sang, chargé de leurs débris,
« Il coure vers l'Euxin, proclamant leur défaite.

« Il faut, par notre accord, la rendre si complète,
« Qu'aucun Français ne puisse échapper à nos coups ;
« Ou, frappés de terreur et fuyant devant nous,
« Qu'ils soient enveloppés et forcés de se rendre ;
« Que leur chef, qui naguère osait nous faire entendre
« Le langage arrogant d'un vainqueur enivré,
« Abandonné des siens, au désespoir livré,
« Rentrant dans ses États, ne trouve en son passage
« Que ce morne silence, infaillible présage
« De la haine du peuple et du déclin des rois.

« Mais, si de la prudence il écoute la voix,
« S'il renonce à passer ce fleuve formidable,
« Et veut nous accorder une paix équitable,
« Ne la repoussons point. J'en prévois les rigueurs,
« Mais craignons qu'un refus n'aggrave nos malheurs,
« Et que sous leur fardeau ne succombe l'empire*.
« S'il l'offre tolérable, il faut donc y souscrire.
« Éloignons à ce prix ce fatal oppresseur ;
« Qu'il retourne en Espagne assouvir sa fureur ;
« C'est là qu'il doit trouver un terme à sa durée.

* Napoléon avait fait dire au roi de Bavière et avait publié dans nos journaux que l'empereur François avait cessé de régner.

« Contre lui, dès longtemps, l'Europe conjurée
« Ne veut plus lui laisser un seul jour de repos,
« Qu'ellen'ait mis son sceptre et son trône en lambeaux,
« Et détruit ce pouvoir, de funeste origine,
« Qui de tous les États médite la ruine.
« Contre tant d'ennemis pourrait-il résister?
« Ses faibles alliés, forcés de l'assister,
« Ne suivent qu'à regret sa fortune précaire.
« Qu'un revers éclatant frappe ce téméraire,
« Nous les verrons vers nous promptement ramenés,
« Tremblant de succomber, dans sa chute entraînés.
« Pensez-vous que le czar lui sera plus fidèle?
« Non, ce prince n'a feint d'épouser sa querelle
« Qu'alléché par l'espoir d'agrandir ses États;
« Mais que Napoléon ait besoin de son bras,
« Nous verrons Alexandre, en prétextes fertile,
« Éluder son concours ou le rendre stérile.
« Vers la Vistule en feu suivez ses généraux :
« Ont-ils de Ferdinand insulté les drapeaux?
« A Poniatowski, qu'ils bercent d'espérance,
« Ont-ils, un seul moment, prêté leur assistance?
« Il nous secondera du jour où le destin
« De l'oppresseur commun marquera le déclin.

« Ramenez donc vers moi vos troupes affaiblies.
« Derrière le Danube aux miennes réunies,
« Nous pourrons y braver les plus rudes assauts ;
« Épuiser l'ennemi du poids de ses travaux,
« Et, dans un jour propice, escorté de mon frère,
« Refouler vers le Rhin les scènes de la guerre ⁴. »

Il se tait. Hiller part, et, d'un pas empressé,
Revient, suivi des siens, et le fleuve est passé.

Napoléon arrive, et d'un coup d'œil embrasse
Des champs de Saint-Polten le solitaire espace.
« Vienne est à découvert, dit-il ; en peu de jours,
« Soldats, vous planterez nos aigles sur ses tours. »
A ces mots sur son front rayonne l'allégresse.
Mais, au fond de son cœur, le tourment qui l'opresse
Est bien loin de répondre à ce front mensonger.
Arrivé ce jour même, un fatal messenger,
Expédié du fond de la Celtibérie,
Vient annoncer que Soult, malgré son énergie,
N'a pu seul résister aux nombreux ennemis
Que sur ses bords lointains l'Angleterre a vomis,
Wellesley, Beresford, Murray, d'autres encore,

Accourus pour venger le désastre de Môle ;
Et chacun d'eux plus fort que nos corps rassemblés,
Nous ont, durant six jours, de leurs feux accablés.
Ce n'est qu'en franchissant des monts inaccessibles,
Qu'en bravant des périls chaque jour plus terribles,
Et par son ascendant sur l'esprit des guerriers,
Que Soult s'est retiré sans ternir ses lauriers;
Victor et Ney, chargés de couvrir ses deux ailes,
N'ont pu se faire jour à travers les rebelles
Que par milliers la terre enfantait sous leurs yeux,
Comme au temps de Cadmus, armés et furieux.
Privés de leur appui, loin de toute assistance,
Soult peut-il se bercer de la folle espérance
De se défendre seul contre tant d'agresseurs,
Sans attirer sur lui de plus graves malheurs ?
Il se retire donc en ordre vers l'Espagne,
Pour restaurer sa troupe, et rentrer en campagne.

Napoléon prévoit combien ce coup du sort
Va porter l'Angleterre à redoubler d'effort
Pour exciter l'Autriche à soutenir la guerre,
Pour lui représenter la Péninsule entière
Fondant sur nous en masse, et tous nos généraux

Déconcertés, sans chef, l'un de l'autre rivaux,
Empressés de sauver, par une prompte fuite,
Les débris épuisés qu'ils traînent à leur suite.

Eh quoi ! se disait-il, ne pourrai-je jamais
Me reposer vainqueur dans les bras de la paix ?

Il murmurait ces mots, quand une voix secrète
Vient frapper son oreille, et lui répond : « Arrête :
« N'impute qu'à toi seul cette calamité.
« Qu'as-tu donc fait aux jours de ta prospérité,
« Pour attirer du ciel cette paix si chérie,
« Qui de ses doux regards féconde l'industrie,
« Et dont le long exil désole tes États ?
« Je suis loin de blâmer les glorieux combats
« Livrés pour relever la France humiliée ;
« La sauver de l'affront de se voir dépouillée
« Du droit de réformer et ses mœurs et ses lois,
« Et de te décerner, pour prix de tes exploits,
« Et ton auguste titre et le pouvoir suprême.
« Mais, après ces combats, quand, ceint du diadème,
« La victoire assidue eut remis en tes mains
« Le pouvoir inouï de régler tes destins ;

- « Quand tu pus à Tilsitt, d'une main secourable,
« Offrir à tous les rois une paix honorable,
« Et te montrer, aux yeux de leurs propres sujets,
« Noble régulateur de tous leurs intérêts,
« Qu'as-tu fait pour remplir ce rôle magnanime?
« Du démon de la guerre as-tu fermé l'abîme ?
« As-tu, par tes bienfaits, calmé les rois vaincus,
« Rassuré par tes soins les peuples éperdus ?
« Ont-ils un jour cessé d'être tes tributaires ?
« Non : bien loin d'écouter mes conseils salutaires,
« Qui seuls pouvaient tarir la source de leurs maux,
« On te voit de la guerre étendre les fléaux.
« Tu vas les déchaîner jusque sur la puissance
« Qui seule te prêtait une noble assistance,
« Qui te sacrifiait, pour conserver la paix,
« Trésors, vaisseaux, armée, et tous ses intérêts.
« Quel génie infernal t'inspira la pensée
« D'allumer de plein gré cette guerre insensée ?
« Quelle gloire, quel fruit en pouvais-tu cueillir^s ?
« La honte, le mépris, suivis du repentir.
« La guerre avant ce jour fut pour toi légitime :
« Elle surgit alors, dégoûtante de crime.
« On te voit attaquer, sans le moindre motif,

- « Un prince, ton ami, fidèle, inoffensif.
« Ta main, pour usurper son trône séculaire,
« Ne rougit point d'armer le fils contre le père,
« Et, leur montrant l'espoir de les concilier,
« Tu les traînes chez toi, pour les expolier *.
« Pour comble d'impudeur, renversés de leur trône,
« Tu les montres partout vivant de ton aumône,
« Ne respirant que l'air que tu fais répartir,
« Et sortant s'il te plaît de les laisser sortir.
« Quand ta main égarée ourdissait cette trame,
« N'as-tu pas entendu, dans le fond de ton âme,
« Ma voix qui te criait : Arrête, malheureux !
« Cesse de méditer un projet si hideux :
« D'un opprobre éternel il souillerait ta vie ;
« Vois, vois quels châtimens suivraient cette infamie !
« Je te les montrai tous : tu détournas les yeux ;
« Tu méconnus ma voix qui descendait des cieux.
« Combien tu gémiras de l'avoir méconnue !

* La lettre *s* privative ayant la même valeur que la préposition *ex* qui est aussi privative, j'ai cru qu'il me serait permis de substituer l'une à l'autre ; si ce néologisme était désapprouvé, je dirais, *pour les en dépouiller*. Mais ce dernier mot me paraît moins expressif que *expolier*.

« Ah ! qu'aujourd'hui du moins elle soit entendue.
« Il en est temps encor : reviens sur le passé ;
« Tout ce qui l'a terni peut en être effacé.
« Que cet heureux retour soit prompt et magnanime.
« Que de l'Europe entière il te rende l'estime.
« Les rois, par la fortune au trône parvenus,
« Doivent à l'univers l'exemple des vertus.
« Laisse-nous de la tienne un monument durable.
« Le destin va t'offrir le moment favorable
« De la faire éclater : pour dernière faveur,
« De tes nouveaux périls tu sortiras vainqueur.
« Illustre ce grand jour : comblé par la victoire,
« Hâte-toi d'effacer les taches de ta gloire.
« Calme tes ennemis, rends au monde la paix,
« Et dans leurs droits ravis rétablis tes sujets⁶. »

Napoléon, frappé d'un pareil phénomène,
Se demande d'où part cette voix surhumaine,
Qui contre lui s'élève avec tant de rigueur.

Et la voix lui répond : « Je pars du fond du cœur.
« C'est mon temple, c'est là que je veille sans cesse.
« Je suis la déité qu'on nomme la Sagesse ;

« Rayon pur émané du sein du Créateur,
« Pour servir aux mortels de flambeau protecteur.
« Au moment du péril, c'est moi qui les éclaire ;
« C'est moi qui, des devoirs moniteur salutaire,
« Apprends à les remplir avec facilité ;
« Qui seule, enfin, élève à l'immortalité. »

La déesse, à ces mots, prend un ton si sublime,
Que Napoléon sent qu'en son âme elle imprime
Un sentiment nouveau, qui trouble ses esprits.

« Sur la vertu, dit-il, me serai-je mépris ?
« N'est-elle point la force ? A-t-elle une autre essence,
« D'autres devoirs, un frein et moins d'indépendance ?
« Et pourrait-elle agir en toute liberté,
« Si sous le joug des lois pliait sa volonté ?
« Non : pour faire le bien, il faut que tout lui cède ;
« Qu'à sa voix, sans retard, chacun vole à son aide.
« Qu'est l'homme vertueux, s'il n'a la force en main ?
« D'arriver à son but est-il jamais certain ?
« Pour atteindre le mien, rendre la paix au monde,
« Il faut, peuples et rois, que chacun me seconde ;
« Et puis-je me flatter d'obtenir leur concours
« Au nom de la justice, ou par d'adroits discours ?

« Je ne peux l'obtenir que du droit de la guerre ;
« Et je dois l'exiger tant que de l'Angleterre
« Je n'aurai point dompté l'orgueil injurieux,
« Qui seul de la discorde alimente les feux.
« Sa noire politique, en intrigues féconde,
« De son or corrupteur empoisonne le monde,
« Et s'applique à nourrir ces éternels combats,
« Qui du sang le plus pur épuisent nos États.
« Elle seule, en son île, exempte de ravage,
« Voit d'un œil satisfait les maux qu'elle propage ;
« Car, tandis que l'Europe, en proie à la terreur,
« Tient ses regards tendus sur ces scènes d'horreur,
« Et ne peut les porter vers les plaines fécondes
« Que le Gange et l'Indus engraisissent de leurs ondes,
« L'Anglais s'y précipite, et conquiert sans efforts
« Des empires nombreux, d'où coulent ces trésors
« Qui, versés en Europe, acquittent les salaires
« De tous ces rois tombés au rang des mercenaires.

« Et moi j'aurais souffert que ce peuple odieux
« Vint encore marchander l'Espagne sous mes yeux ?
« Godoi, ministre vil d'un monarque apathique,
« Favori scandaleux d'une reine impudique

- « L'un et l'autre, chargés de haine et de mépris,
« Brûlaient de lui livrer ce malheureux pays.
« N'avaient-ils pas osé me déclarer la guerre,
« Quand, sur de faux rapports dictés par l'Angleterre,
« Ils crurent follement que mes braves soldats
« Tombaient aux champs d'Eylau, victimes des combats,
« Et que, par ce revers, l'Autriche rassurée
« Se jouait de la foi qu'elle m'avait jurée !
« Pouvais-je donc laisser, sans trahir mon devoir,
« En leurs perfides mains une ombre de pouvoir ?
« Ils s'en seraient bientôt armés contre la France .
« Ont-ils jamais senti que leur frêle puissance
« Ne pouvait recouvrer de force et de grandeur
« Que par le libre appui de mon bras protecteur ?
« Je marchais sans détour vers ce but honorable.
« Je gémissais de voir ce pays admirable,
« Que de tous ses trésors la nature a doté,
« Languir dans l'indolence et dans l'obscurité.
« J'y voulais ramener la gloire et l'industrie ;
« Ranimer dans les cœurs cette mâle énergie
« Qui brillait radieuse au front de ses aïeux ;
« Le faire remonter à ce rang glorieux
« Qui de tous ses rivaux lui mérita l'estime ;

« Et le tirer enfin de ce honteux abîme
« Où son peuple aveuglé s'enfonce tous les jours.
« Mais l'ingrat, repoussant mes généreux secours,
« A rouvert de ses mains le gouffre de la guerre.
« Qu'il aurait épargné de malheurs à la terre,
« Si, loin de désertier nos communs intérêts,
« A l'Europe, en mon nom, il eût offert la paix !
« Je restreignais l'empire aux modestes frontières
« Qu'aux Français la nature assigna pour barrières,
« Si les Anglais voulaient, sans ambiguïté,
« A l'empire des mers rendre la liberté,
« Et céder, à leur tour, une part des conquêtes
« Qu'on les voit tous les ans entasser sur leurs têtes.
« L'Europe ne pourra voir un terme à ses maux,
« Et se livrer sans crainte aux douceurs du repos,
« Qu'au jour où tous les rois, rendus à la prudence,
« Sentiront le besoin de s'unir à la France,
« Pour reconstituer un pacte protecteur,
« Des droits des souverains puissant régulateur,
« Qui les maintienne tous dans des bornes prescrites
« Sans qu'un seul soit tenté d'en franchir les limites.
« Je les ai conviés à mes nobles desseins.
« Mais si, sourds à ma voix, ces pâles souverains

« Me refusent l'appui que j'ai droit d'en attendre ;
« S'ils restent conjurés pour me faire descendre
« Du trône dont la France a doté mes exploits,
« Et que j'ai relevé pour le salut des rois :
« Qui pourrait me blâmer si, lassé de clémence ,
« Et le cœur ulcéré, je brisais leur puissance ;
« Si, vainqueur, j'excitais leurs peuples révoltés
« A rompre le lien qui les tient garrottés ?
« Je n'ai qu'à dire un mot, et, si je le comprime,
« C'est que ce mot lancé pourrait rouvrir l'abîme
« Où j'ai su refouler l'hydre exterminateur,
« Qui régnait avant moi sous le nom de terreur.
« Pour prix de ce bienfait, à jamais mémorable,
« Ces rois me poursuivraient d'une haine implacable !
« Ces ingrats oseraient méconnaître mes droits,
« Placés par mes sujets sous l'égide des lois !
« A celles de la force il faut donc tout soumettre.
« Mais, si de leurs États le sort me rend le maître,
« Je saurai refouler tout élan généreux
« Qui viendrait dans mon cœur plaider encor pour eux.
« Je n'écouterai plus que le cri de la France,
« Qui de son sang versé me demande vengeance.
« Ce qu'un peuple ignorant nomme crime d'État

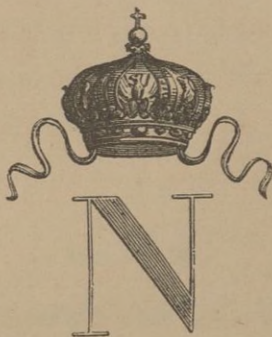
« Ne peut être jugé que par son résultat.
« Quand, par mes longs travaux, mes soins infatigables,
« J'aurai rendu partout nos armes redoutables,
« Forcé nos ennemis à recevoir la paix,
« Et de gloire et de biens saturé mes sujets,
« Qui me reprochera les rigueurs passagères
« Que l'intérêt public proclamait nécessaires,
« Et que j'ai su purger de tous honteux excès ?
« Si le sang un seul jour a taché mes arrêts,
« Une fatale erreur devança ma clémence⁷.
« Je mourrai donc tranquille, et plein de confiance
« Que mon nom, cher au peuple, et de gloire escorté,
« Sera transmis sans tache à la postérité⁸.

« Mais chassons loin de nous toute idée importune,
« Et craignons de laisser refroidir la fortune.
« Elle me montre Vienne : allons donc sans retard
« Donner à nos soldats le signal du départ. »

Il le donne à l'instant. L'armée, ivre de joie,
Part, s'élance, et de l'œil saisit déjà sa proie.

Ma muse se plaisait à tresser les lauriers

Destinés à parer le front de nos guerriers,
Quand les bruits alarmants, partis des bords du Tage,
De ses tremblantes mains ont fait tomber l'ouvrage,
Et vers ces bords lointains l'entraînent malgré moi.
Suivons-la dans son vol, pour calmer son effroi :
Certain que, descendus sur ces rives sanglantes,
Nous y retrouverons nos aigles triomphantes.



NOTES

DU CHANT PREMIER.



N° 1, VERS 24.

Aux champs de Memmingen et d'Ulm et d'Austerlitz.

La colonne de la place Vendôme est uniquement consacrée à immortaliser nos victoires durant notre campagne de 1805.

N° 2, VERS 48.

Encore une victoire, une seule, et les rois, etc.

Dans une allocution adressée, le 20 avril 1809,

aux Bava-rois, Napoléon leur disait : *Cette guerre est la dernière que vous soutiendrez contre vos ennemis.*

N° 3, VERS 60.

Du faite de la gloire au *gouffre* du malheur.

Dans la première édition j'avais dit : au *comble* du malheur.

Des censeurs éclairés m'ont averti que le mot *comble* ne peut s'appliquer qu'à la hauteur et non à la profondeur. J'ai déferé à leur observation, et j'ai substitué le mot *gouffre* à l'autre expression. Cependant en latin le mot *imus* a cette double acception. Nous-mêmes ne disons-nous pas indifféremment haute intelligence et intelligence profonde? Pourquoi donc ne pas laisser au mot *comble* la même latitude? Notre poésie est chargée de tant d'entraves, qu'on devrait la délivrer de toutes celles qui la resserrent dans des règles trop rigoureuses.

N° 4, VERS 185, 186.

Ne fut-il point rompu, quand de la Gallicie
La France osa doter le duc de Varsovie!

Par le traité de Tilsitt, en 1807, Napoléon donna la Gallicie au roi de Saxe, créé duc de Varsovie.

N° 5, VERS 301.

Colosse immense, informe, horrible, épouvantable.

Ce vers est une traduction de celui de Virgile :

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.

ÆN., lib. III, v. 658.

N° 6, VERS 384.

Ceint d'un nouveau laurier, marche à côté de lui.

Le maréchal Davoust, duc d'Auerstaed, fut créé prince d'Eckmühl en récompense de ses belles manœuvres à la bataille de ce nom, au succès de laquelle il avait puissamment contribué.

N° 7, VERS 497.

Nos soldats en un mois ont fait tant de miracles.

Le général Bonaparte ouvrit la campagne de 1796, en Italie, par la bataille de Montenotte, qu'il livra le 22 germinal an iv, et trente jours après, le 21 floréal, il força le passage du pont de Lodi.

N° 8, VERS 500.

Lannes, vainqueur du Pô, doit ouvrir le combat.

Le 19 floréal, Lannes, adjudant général, passa le

premier le Pô dans une frêle embarcation, avec 150 hommes qui eurent beaucoup de peine à traverser ce fleuve.

N° 9, VERS 509.

Ce triomphe éclatant nous valut l'Italie.

Voici sur ce passage une anecdote qui n'est point connue et qui mérite de l'être.

Quand le général Bonaparte tenta de le forcer, il ignorait que toute l'armée du général Beaulieu, forte de 18 à 20,000 hommes, était agglomérée derrière le vaste moulin assis sur la rive gauche de l'Adda, et qui ferme le passage de ce pont. Il ne le croyait défendu que par deux ou trois bataillons, et par l'artillerie placée dans ce moulin et sur ses flancs. Quand il eut forcé ce passage et poursuivi l'ennemi, de retour sur ce pont, vers neuf heures du soir, il dit, moi présent : « Si j'avais cru que Beaulieu fût là avec toutes ses forces, peut-être ne l'aurais-je point attaqué. Mais comment imaginer qu'il avait entassé son armée sur un terrain coupé de larges ruisseaux, qui ne lui permettait aucun développement et qui ne lui laissait pour retraite qu'une étroite chaussée? Comment n'a-t-il point prévu que son premier rang repoussé tomberait sur les autres, y jetterait le désordre et nous les livrerait sans défense? Il m'était impossible de supposer une disposition aussi viciieuse. »

Voilà donc les aveux de ce général, le jour de son triomphe.

Trois mois après, étant à Vérone, il donnait à dîner au provéditeur de la république de Venise. Celui-ci, attentif à lui être agréable, lui parla du passage du pont de Lodi et en exaltait la gloire.

« On l'exagère, répond le général Bonaparte ; si on connaissait bien la localité, on concevrait facilement que mon triomphe était presque assuré. Je voyais Beaulieu engagé sur un terrain qui ne lui permettait ni de développer ni d'échelonner ses forces. Je vis à l'instant même tout le parti que je pouvais tirer de cette faute. Je pensai qu'il me suffisait de lancer sur le pont une demi-brigade de 1500 hommes bien déterminés. Ils subiront, me dis-je, deux ou trois décharges, j'en perdrai un quart, peut-être un tiers. Le reste passe furieux, culbute le premier bataillon qui se présente, le rejette sur ceux qui sont derrière celui-ci, y porte le désordre ; je fais alors passer ma troupe, elle se rend maîtresse du terrain, s'empare des batteries, et met l'ennemi hors d'état de tenir la campagne. En effet, j'ai obtenu ce résultat avec une perte de moins de quatre cents hommes. Il serait difficile de remporter un si grand avantage à si peu de frais, et vous voyez qu'il était facile de le prévoir. »

Napoléon est assez grand pour qu'on puisse retracer de pareils traits sans porter atteinte à sa gloire ; et ils méritent d'être connus, afin de montrer

avec quelle circonspection il faut lire l'histoire.

N° 10, VERS 515, 516.

Une porte succombe aux coups de ce guerrier ;
Elle n'est qu'entr'ouverte ; il passe le premier.

Ce fait est exact. Lannes avait fait approcher de cette porte deux pièces de huit, qui en avaient brisé un panneau ; il passe dans l'ouverture faite par les boulets, espérant dégager les arcs-boutants et ouvrir entièrement cette porte. Elle résiste. Il se trouve donc seul dans la place, en butte au feu des assiégés, qui n'osaient l'approcher, arrêtés par les décharges de ces deux pièces. Les soldats de Lannes en font de nouvelles, la porte tombe, et Lannes est délivré.

N° 11, VERS 541 à 624.

Ce récit paraîtra fabuleux ; il est cependant vrai. Avant de livrer la bataille d'Arcole, le général Bonaparte sentait si bien le danger de sa situation, qu'il écrivit à sa femme, qui était à Milan, de se rendre à Gênes, où elle se rendit. Si ce général perdait cette bataille, sa retraite était périlleuse, peut-être impossible. Il avait devant lui une armée beaucoup plus forte que la sienne, et derrière il avait la garnison de Mantoue, plus nombreuse que notre armée. Pour se fortifier, le général Bonaparte appelle auprès de lui tous les guerriers d'une bravoure et d'une intelli-

gence éprouvées. Lannes était incontestablement un des plus braves; il fut donc appelé, quoique grièvement blessé et presque hors d'état de marcher.

Le général Bonaparte sachant que j'avais des intérêts importants à Milan, eut la bonté de m'engager à aller les régler, et de me dire quelques mots de sa situation. Je pars.

A peine avais-je passé le Mincio, que je rencontre le général Lannes allant à Vérone. « Où vas-tu ? me dit-il (tout le monde à cette armée se tutoyait, pour peu qu'on se connût).—A Milan, remplir une mission que le général m'a donnée.

— Sais-tu ce qui se passe sur l'Adige ?

— On s'apprête à s'y battre, et tu es d'un trop bon secours pour qu'on se passe de toi.

— Mais je ne peux point me tenir sur pied, ma blessure n'est pas encore fermée (il avait été blessé à la jambe au combat de Governolo), et je n'ai pas de chevaux à Vérone.

— Le général t'en fera fournir. Dans tous les cas, j'y en ai laissé quatre, tu peux en prendre deux. » Je lui désignai les meilleurs, et lui remis un ordre pour qu'on les tint à sa disposition.

Il se rend au camp. Au commencement de la bataille, il est frappé d'une balle au bras; le soir il en reçoit une dans la cuisse; et le troisième jour qui termina cette bataille mémorable, il en reçoit à bout portant une dans la poitrine qui le perça de part en part.

Cinquante-six jours après, il dîna chez moi, à Milan, en parfaite convalescence.

J'ai dit que le général Lannes avait été pansé par le docteur Larrey. Je le croyais. C'est une erreur dont il m'a lui-même détrompé, il y a peu de jours. Ce docteur célèbre n'arriva à l'armée d'Italie qu'après la bataille d'Arcole.

N° 12, VERS 631.

Raconter Austerlitz, Iéna, Friedland.

En 1807, après la paix de Tilsitt, le maréchal Ney étant à Fontainebleau chez le maréchal Lannes, causait avec lui de la bataille de Friedland, en présence de plusieurs généraux qui avaient pris part à cette journée. Le général Exelmans assistait à cette conversation. Il m'a raconté que le maréchal Ney avait voulu s'y attribuer la plus grande part du gain de cette bataille, sur le champ de laquelle il ne put arriver qu'à cinq heures du soir. Le maréchal Lannes le lui contesta. Il lui démontra que le sort de la journée était presque résolu quand le maréchal Ney arriva et vint y porter les derniers coups. « Ils furent sans doute décisifs, lui dit-il; mais cette décision n'était plus douteuse, elle était assurée par les pertes graves que mes troupes avaient fait subir aux Russes depuis la pointe du jour. Elle l'était par la persévérance et la vigueur avec lesquelles je m'étais main-

tenu dans le village de Posthenen et les collines boisées qui sont sur la même ligne; elle l'était enfin par les manœuvres que, de concert avec le maréchal Mortier, nous avons faites pour défendre Heinrichsdorf, couper aux Russes la route de Königsberg, et les empêcher de se déployer. »

Le maréchal Lannes exposa ses manœuvres avec tant de clarté, tant de précision; il démontra par des raisons si péremptoires que c'était à leur résultat qu'on devait la principale part de cette victoire, que le maréchal Ney, convaincu, s'écria en présence de tous les assistants :

« *Monsieur le maréchal, je suis forcé de vous reconnaître pour mon maître.* »

En effet, dès cette époque on regardait le maréchal Lannes comme le digne successeur du maréchal Masséna, si le sort des batailles enlevait à nos armées le premier des lieutenants de l'Empereur.

N^o 15, VERS 640.

Dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, M. Thiers attribue la destitution du général Lannes, du commandement de la garde consulaire, aux propos soldatesques et injurieux tenus habituellement contre le gouvernement à la table de ce général. Ce bruit fut répandu par la police, pour justifier cette disgrâce, mais il était sans fondement. Comment

croire à une pareille inconvenance, quand cette table était défrayée par le premier consul, peuplée de ses créatures, et entourée de ses surveillants ?

Il l'attribue encore à des prodigalités *autorisées*. Je dirai quelles furent ces prodigalités et cette autorisation.

M. de Meneval, dans ses mémoires, l'attribue uniquement aux manières et au langage beaucoup trop familiers qu'à son retour d'Égypte le général Lannes avait conservés avec le premier consul. Cette familiarité fut, sans doute, une des causes de cette destitution, mais il était facile d'y remédier. Elle ne fut donc point la seule : il y en eut une plus puissante. C'était un sentiment de défiance contre ce brave et loyal commandant ; quelque injuste que fût cette défiance, le premier consul ne sut jamais s'en défendre.

Ces deux historiens ne parlent point des moyens employés pour destituer ce général. Ils excitèrent cependant un si grand mécontentement, que M. de Talleyrand crut nécessaire d'en instruire, de Lyon, le premier consul.

Mon attachement à la mémoire du général Lannes me fait un devoir de rapporter tout ce que je sais sur ce fâcheux événement. Je ne dirai que ce que j'ai appris de sa bouche et de celle d'un des frères du premier consul ; je commence par le dernier,

A l'époque de la bataille de Marengo, M. de Talleyrand et M. Fouché, prévoyant que le premier consul

pourrait succomber dans cette lutte, avaient formé un triumvirat éventuel, pour lequel ils s'étaient associé le sénateur Clément de Riz, collègue commode. Le consul Cambacérès découvrit cette trame, et se hâta de faire partir le frère du premier consul, pour l'en instruire et le presser de revenir à Paris. Joseph Bonaparte n'arriva à Milan qu'après la bataille gagnée et ses fruits assurés. Le retour du vainqueur n'étant plus urgent, Joseph, avec qui j'étais alors fort lié, me proposa d'aller visiter les îles Borromées. Dans cette excursion, le grand événement du jour, et la part que le général Lannes y avait prise, furent souvent le sujet de nos entretiens. « C'est lui sans doute, « dis-je, qui aujourd'hui a le plus de part à l'affection « et à la confiance de votre frère ?

« — Non, me répondit-il, Duroc est le seul qui « ait sa confiance ; c'est un jeune homme modeste, « réservé, sans ambition, toujours satisfait de ce « que mon frère fait pour lui. Rien de ce qu'on « lui dit ne transpire ; c'est un mur sans écho. Mon « frère l'a mis à l'épreuve. Aussi, quand il a besoin « de bavarder, ce qui lui arrive quelquefois, il ne « craint point de s'épancher avec Duroc. Il lui « convient aussi sous un autre rapport : il ne lui « donne de louanges que ce que mon frère peut en « porter.

« — Ses services, cependant, ne sauraient être mis « en comparaison avec ceux du général Lannes ?

« — C'est vrai ; mais mon frère a quelques motifs
« de se défier de sa mauvaise tête. Vous n'avez point
« remarqué qu'au 19 brumaire il ne l'amena point à
« Saint-Cloud. Quand je lui en témoignai ma sur-
« prise : « Je n'ai pas dû, me dit-il, compter sur son
« dévouement dans cette circonstance. Quoi que j'aie
« fait pour son avancement, pour son illustration, il
« croit devoir bien plus à Augereau qu'à moi. C'est
« sous lui qu'il a fait ses premières armes ; c'est lui
« qui, du rang de soldat, l'a élevé à celui d'adjudant
« général ; qui, après sa mise en disponibilité, me
« l'a amené sans titre à l'armée d'Italie, l'a prôné,
« en a fait son camarade. Ils ont même éducation,
« mêmes mœurs, même langage. Il y a donc entre
« eux plus d'affinité qu'il ne saurait jamais y en
« avoir entre Lannes et moi. Si, au moment de la
« crise à Saint-Cloud, Augereau¹ avait trouvé Lannes,
« il aurait pu le circonvenir, me le débaucher. Lannes
« n'a aucun principe politique : ce n'est qu'un
« brave... Si on lui eût dit que j'allais détruire la
« république, la fraternité, l'égalité, ses marottes,
« que j'allais m'élever au-dessus d'eux, les soumettre
« à mon obéissance, Augereau aurait pu le fasciner,
« et au moment suprême je n'aurais plus trouvé
« Lannes. J'ai dû donc l'éloigner pour me préserver
« de cette mauvaise chance. Pour colorer cet éloigne-

¹ Ce général était un des quatre conjurés de cette journée.

« ment, je lui ai dit : Pendant que je vais livrer ba-
« taille à Saint-Cloud, peut-être faudra-t-il en livrer
« une autre à Paris ; il m'importe donc de mettre en
« main sûre et habile les forces que j'y laisse ; je te les
« confie. Moreau, qui connaît la place, sera ton chef
« d'état-major. En flattant ainsi son amour-pro-
« pre, je déguisai facilement le motif de cette pré-
« caution. »

Cet aveu prouve que, dès le 19 brumaire, l'intimité qui régnait entre le général Lannes et le général Augereau inquiétait le premier consul.

Sa défiance se manifesta bientôt par une nouvelle mesure. La garde consulaire était à son origine peu nombreuse. Quand Bonaparte fut parvenu à l'élever à plusieurs milliers d'hommes, à en faire un véritable corps d'armée, il jugea convenable de ne point en laisser le commandement aux mains d'un seul homme, surtout quand cet homme restait l'ami intime du général Augereau. Il résolut donc de le lui enlever.

Cette résolution fut sans doute corroborée par cette familiarité excessive que M. Meneval reproche à ce commandant ; mais il était facile, comme je l'ai déjà dit, de la faire cesser sans recourir à des moyens fâcheux. Le général Lannes, élevé dans les mœurs républicaines, en avait conservé le langage. Le général Bonaparte le tutoyant, Lannes avait pris en Égypte l'habitude de le tutoyer : cela lui paraissait tout simple. Il se voyait général comme lui ; aujourd'hui sous ses ordres, demain

général en chef à son tour. C'étaient les chances de ce temps mobile. Hors du service il se croyait donc son égal, et il le traitait en camarade. De retour en France, il conserva même ton, même habitude, sans considérer que Napoléon avait été élevé au rang suprême, que ce rang lui donnait des prérogatives qu'il était de son devoir de faire respecter. Cette familiarité exceptionnelle était donc importune au premier Consul, mais elle lui devint insupportable lorsqu'il commença à recevoir dans son palais les ambassadeurs des puissances étrangères et les principaux personnages de l'Europe; il était donc tout simple qu'il cherchât à y remédier.

Mais on doit être surpris qu'un génie aussi élevé que celui de Napoléon n'ait point fait avertir amicalement le général Lannes de conformer son langage et ses manières à leur situation nouvelle. Il était facile de lui faire sentir que sa familiarité surprenait tous les habitués du château et choquait les étrangers; que c'était aux hommes les plus dévoués au premier consul à se montrer les plus empressés à lui payer ce tribut de respect qu'exige le rang suprême. Le général Lannes aurait compris ce langage. Son âme généreuse et son amour pour la discipline l'auraient porté à exagérer ce respect plutôt que d'en restreindre les bornes. C'est si vrai que lorsque le général Junot, son ami, l'eut instruit que cette familiarité était une des causes de sa disgrâce, il lui répondit :

« Que ne me le disait-il ? j'aurais fait comme les autres. » Si Napoléon n'eut point recours à un moyen si simple, si facile, il faut bien croire que l'éloignement de ce compagnon de tous ses dangers, de son commensal habituel, eut un autre motif, et ce motif était, comme je l'ai dit, une injuste défiance.

On cherche aussi à l'imputer à des dilapidations des deniers de la caisse de la garde consulaire. Il m'est pénible de dévoiler les moyens employés pour accréditer cette imputation. Je m'en étais abstenu dans ma première édition ; je m'en abstenrais encore, si je ne croyais de mon devoir de ne point laisser peser sur la mémoire de ce brave des braves cet odieux reproche. Il est d'ailleurs utile d'avertir les princes que tôt ou tard l'histoire, muse sévère, dévoile leurs fautes. Voici donc celle de Napoléon. Il dit au général Lannes que, dans sa situation, il ne pouvait se dispenser d'avoir une maison et d'inviter à sa table les officiers de la garde, les généraux de la division et quelques-uns des grands personnages qui commençaient à affluer au palais. C'était vrai.

Le général Lannes répond qu'il est sans fortune.

« Tu puiseras, répliqua Napoléon, dans la caisse de la garde, et tu n'en rendras compte qu'à moi ; » et, dès le jour même, il fit mettre à sa disposition le vaste hôtel de Noailles, situé dans la rue Saint-Honoré, et aujourd'hui détruit.

Confiant en ces paroles, ce général prend cuisinier,

achète argenterie, meubles, chevaux, voiture, enfin tout ce qui constitue une maison splendide. Le premier consul ne pouvait ignorer ces dépenses; elles se faisaient à sa porte, sous ses yeux. C'est, sans doute, ce qui a porté M. Thiers à dire que *ces prodigalités étaient autorisées*.

Pour les acquitter, le général puisa dans la caisse du payeur; c'était sa seule ressource, celle qu'on lui avait assignée. Peu après, le premier consul ordonne qu'on vérifie cette caisse. On y constate un déficit d'environ 400,000 francs. Il veut en rendre responsables et ce payeur et l'ordonnateur. Ils accourent chez le général Lannes et lui dénoncent cette exigence. Celui-ci vole aux Tuileries. L'explication fut des plus vives; le général Junot en fut seul témoin. Je ne rapporterai point ce qu'il m'en a dit: cela ne paraîtrait plus croyable. Le général Lannes sort ulcéré, et court raconter cette scène au général Augereau, qui lui dit, en termes plus énergiques que ceux qu'il m'est permis de rapporter: « J'ai les 400,000
« francs qu'il te demande; les voilà. Porte-les-lui, et
« que ceci nous apprenne à quel homme nous nous
« sommes soumis. »

Cet événement fit dans l'armée et dans le public une impression d'autant plus fâcheuse, que ce général, d'un caractère bouillant, blessé jusqu'au fond de l'âme, ne ménageait rien, et racontait tout ce qui s'était passé à qui voulait l'entendre. Je fus un des

premiers, parce qu'il savait que j'avais à me plaindre d'un procédé aussi peu délicat *.

Le premier consul sentit promptement le besoin d'amortir cette impression. Il engagea madame Bonaparte à calmer le général Lannes. Elle le prie de venir la voir; il refuse de se rendre aux premières invitations; elles deviennent plus pressantes, il cède. Elle lui fit l'accueil le plus gracieux, lui témoigna combien elle était affligée de l'altercation qui s'était élevée entre lui et son mari; lui protesta qu'elle n'aurait de repos qu'après en avoir effacé les traces, et ne le laissa sortir qu'après en avoir arraché la promesse qu'il viendrait la revoir.

A sa nouvelle visite: « J'ai donné, lui dit-elle, à mon
« mari l'assurance que vous ne nous quitteriez point,
« et cette assurance lui a fait grand plaisir. Je lui ai
« exposé que, vous devant une bonne part de sa gloire,
« il devait agrandir votre existence. — Je n'ai pas
« besoin qu'on m'en presse, m'a-t-il répondu; j'y suis
« tout porté; que je sache ce qu'il désire, il l'obtien-
« dra sur-le-champ.

* On connaîtra un jour ce procédé: mais M. Ouvrard pourrait dès aujourd'hui en révéler une partie; car il fut l'instrument involontaire dont le premier consul se servit pour me dépouiller de la majeure partie de ma fortune, en me priant et me pressant de me charger du service de la marine, pour compte de son frère Joseph. Ce que je fis en me fiant à cette parole, qui fut violée.

« Depuis cette promesse, je n'ai cessé de rêver à ce
« qui peut vous convenir ; j'ai consulté Talleyrand ,
« qui vous aime comme nous tous. Il m'a conseillé
« de demander pour vous l'ambassade de Portugal.
« C'est en ce moment une des plus intéressantes, et
« des plus lucratives par les privilèges qui y sont
« attachés. Talleyrand vous les fera connaître. Vous
« verrez qu'à votre retour il vous sera facile de payer
« vos dettes , et le premier consul vous mettra en
« situation de ne point en faire de nouvelles. »

Le général Lannes répugnait à accepter cette mission, parce qu'elle l'obligeait à aller en remercier le premier consul ; mais , à la première visite qu'il fit à madame Bonaparte , son mari survint. La paix fut faite, et ce général partit. C'est de lui , que je voyais alors fréquemment, que j'ai su tous ces détails.

Quand il rentra dans l'armée, il servit avec même ardeur, même fidélité ; mais ce ne fut plus avec le même sentiment. Il fit tout pour la gloire, tout pour son pays, rien pour son maître. Le procédé dont il avait été victime ne put jamais s'effacer de sa mémoire. L'histoire rapportera peut-être un jour un de ses propos à l'empereur Alexandre pendant son séjour à Tilsit. Ce propos prouvera combien ce général avait peu de confiance aux paroles de Napoléon.

N 14, VERS 694.

Trois fois j'ai relevé leur débile puissance.

Napoléon, dans sa proclamation aux troupes de la Confédération, datée de Donawerth, le 17 avril 1809, leur disait :

« Vainqueurs dans trois guerres, l'Autriche a dû tout à notre générosité ; trois fois elle a été parjure. »

N° 15, VERS 708.

Baïonnette en avant, marchons, ne tirez pas.

Voici ce que le général Pelet, dans ses Mémoires sur la campagne de 1809, rapporte sur cette action du général Mouton.

« Le général Mouton, aide de camp de l'Empereur, se met à la tête des grenadiers du 17^e régiment de ligne, enlève le premier pont, et s'empare de l'île, défendue par les bataillons de Duka et Giulay. L'ennemi, terriblement pressé, veut brûler le grand pont de bois fermé par une porte. Le général Mouton s'avance avec les grenadiers sous un feu très-meurtrier qui partait des maisons, d'une église et de la tour du pont, occupée par les Autrichiens. Il crie aux grenadiers de sa voix de tonnerre : *Ne tirez pas et marchez.* Il traverse à leur tête le pont qui commençait à brûler, et fait enfoncer la porte à coups de hache. L'audacieux général pénètre dans Landshut, encore plein d'ennemis, et où commence un plus vigoureux combat contre des troupes supérieures. »

N° 16, VERS 715, 716.

Il fuit, abandonnant aux mains de ses vainqueurs
La place, ses trésors, et tous ses défenseurs.

Le bulletin de la grande armée, daté de Ratisbonne, le 24 avril, dit, en parlant de cette action :

« Nous prîmes 30 pièces de canon, 9,000 prisonniers, 600 caissons de parc attelés et remplis de munitions, 3,000 voitures portant les bagages, 3 superbes équipages de pont, enfin les hôpitaux et les magasins. »

N° 17, VERS 757.

Gloire donc à Davoust !

Voyez dans le même bulletin de la grande armée toute la gloire que le maréchal Davoust, duc d'Auerstaed, acquit à la bataille de Thann et à celle d'Eckmühl. Pour l'en récompenser, l'Empereur le nomma prince d'Eckmühl sur le champ de bataille.

N° 18, VERS 767, 768.

Je ne parlerai point d'Arnhofen, de Landshut,
De Rohr, de Rothembourg.

Voici ce que le général Pelet rapporte, volume II de ses Mémoires déjà cités :

« Lannes fut *l'Achille de l'armée et son ange exterminateur* dans ces cinq journées, où, avec les mêmes troupes, il combattit à de si grandes distances, à Arnhofen, à Rothembourg, à Landshut, à Eckmühl et à Ratisbonne. »

N° 19, VERS 775, 776.

Soldats, vous allez voir, se met-il à crier.
Que votre maréchal est encor grenadier !

Ce trait admirable de bravoure est rapporté par le général Pelet, même volume, page 107.

N° 20, VERS 785, 786.

Décernant avec choix les palmes de la gloire.

Le général Pelet, dans les Mémoires précités, dit, pages 110 et 111, volume II :

« Dans les journées du 23 et du 24, Napoléon passa la revue des corps d'armée qui étaient auprès de lui, et leur distribua des récompenses bien méritées, gages de nouveaux succès. C'est là qu'il créa les premières baronnies et chevaleries décernées aux plus braves officiers ou soldats de chaque régiment, avec des dotations de quatre mille francs et de douze cents francs, transmissibles à leur postérité.

Ces distinctions toutes nationales, accordées dans l'enthousiasme et comme monuments de si brillantes victoires, étaient données au concours, en présence des corps, et avec la plus sévère impartialité. »



NOTES

DU DEUXIÈME CHANT.



N° 1, VERS 106.

Qui devait de sa main lui fermer la paupière.

Les caractères que j'assigne au typhus sont extraits de l'ouvrage que J. Val. Hildebrand, médecin allemand, a publié sur cette maladie.

Ce médecin a observé qu'après les campagnes de 1793 et 1794, ce fléau dévasta l'Allemagne; qu'il y renouvela ses ravages après celles de 1796 et 1797; et, enfin, qu'après celle de 1805 il ravagea la Gallicie, la Moravie, la Bohême, l'Autriche, s'étendit sur la Prusse, la Pologne, et pénétra jusqu'en Russie.

En 1809 la guerre ressuscita ce fléau, et il reparut avec plus de violence en 1813 et 1814. Sa marche et ses diverses directions étaient indiquées par les cada-

vres laissés sur les routes parcourues par les armées.

Chr. W. Hufeland appelle à juste titre ce fléau *peste de guerre*. Si nous portons nos regards vers les siècles passés, dit cet auteur, nous serons convaincus que le typhus a contribué plus que la peste à dépeupler la terre.

La contagion décrite par Thucydide éclata durant la longue guerre du Péloponèse ;

Celle décrite par Boccace, durant les guerres intestines de Florence ;

Celle que Lucrèce a dépeinte si longuement éclata durant les guerres civiles des Romains.

Voici quelques vers extraits de son vaste et magnifique tableau : on verra qu'il n'en est pas un qui n'ait un des caractères assignés par Hildebrand au typhus.

Intima pars homini vero flagrabat ad ossa.

Une flamme intestine embrasait tout le corps.

Omnia tum vero vitæ claustra labebant.

Tous les organes de la vie sentaient leurs liens se dissoudre.

Sollicitæ porro, plenæque sonoribus aures.

Les oreilles inquiètes étaient remplies de sons confus.

*Et simul ulceribus quasi inustis omne rubere
Corpus, ut est per membra sacer cum deditur ignis.*

Et tout le corps est en un instant rongé par des ulcères brûlants, pareils à ceux qu'engendre le feu sacré. (Ces ulcères sont les tâches de sang qui, dans le typhus, couvrent tout le corps, et que les médecins ont nommées *ptichies*.)

*Spiritus ore foras tetrum volvebat odorem
Rancida quo perolent projecta cadavera ritu.*

La bouche exhale une odeur fétide, pareille à celle des cadavres abandonnés.

Je pourrais extraire de ce poète plusieurs autres vers non moins caractéristiques du typhus. Ceux-ci doivent suffire pour prouver que c'est ce fléau et non la peste qu'il a voulu décrire.

Si ce que je viens de rapporter prouve que la guerre engendre inévitablement cette terrible calamité, combien nous devons nous féliciter de vivre sous un monarque qui nous en a préservés !

N° 2, VERS 298.

Soumise, l'œil en larmes, vient nous demander grâce.

Des écrivains, jaloux de la gloire du maréchal Masséna, ou pensant plaire à ses envieux, blâmèrent

l'attaque d'Ébersberg. Ils prétendirent qu'elle avait entraîné la perte de plusieurs milliers de braves, sans autres fruits que ceux que l'armée aurait obtenus sans coup férir, puisque le maréchal Lannes marchait avec un corps formidable sur les derrières de la place, et forçait ainsi l'ennemi à l'évacuer à la hâte.

Dans son histoire de la campagne de 1809, le général Pelet a repoussé ce reproche d'une manière victorieuse. Il prouve, par pièces authentiques, que le maréchal Masséna avait reçu l'ordre formel d'attaquer et d'enlever cette place : ceci seul suffit pour confondre les détracteurs de ce maréchal.

Le général Pelet prouve encore que cette attaque était doublement urgente : d'une part, pour empêcher le général Hiller de se retirer derrière le Danube sans être poursuivi, et de s'y réunir à l'archiduc Charles par le pont de Mauthausen, ce qu'il aurait fait sans notre attaque ; de l'autre, pour retenir le général dans Ébersberg, afin de donner le temps au maréchal Lannes d'arriver sur l'Ems avant l'ennemi et de lui couper la retraite.

Si ce maréchal n'avait été retardé dans sa marche, il serait arrivé sur ce fleuve avant les Autrichiens ; et ceux-ci, privés par l'attaque du maréchal Masséna de leur retraite sur Mauthausen, et pris entre deux feux, étaient forcés de se rendre ou de se laisser écraser.

Voici, au surplus, ce que Napoléon fit insérer dans le *Moniteur* sur cette brillante affaire : « Cette action

*« d'Ebersberg est un des plus beaux faits d'armes dont
« l'histoire puisse conserver le souvenir. »*

N° 3, VERS 216.

Pernety, je ne peux te laisser en oubli.

M. le général Pelet dit dans son histoire de la campagne de 1809, tom. 2 :

« Le général Pernety, commandant notre artillerie,
« plaça sur notre gauche une batterie de 20 fortes
« pièces qui, prenant d'écharpe celles de l'ennemi,
« lui firent éprouver de grandes pertes et contribuè-
« rent fortement au progrès de notre infanterie. »

Ce général est aujourd'hui inspecteur général ,
membre du comité d'artillerie et pair de France.

N° 4, VERS 385.

Refouler vers le Rhin les scènes de la guerre.

Plusieurs écrivains ont blâmé ce prince de n'avoir point pris position en avant de Vienne, pour y livrer une nouvelle bataille avant d'abandonner cette capitale. Je suis loin de partager cette opinion. Ce prince considérait Napoléon comme un météore brûlant dont il ne fallait point approcher, et que le temps devait bientôt épuiser et éteindre. Pénétré de cette idée, il s'était fortement opposé à la reprise des hostilités. Son avis ne put prévaloir dans le conseil ; Stadion ,

voué aux intérêts de l'Angleterre, le fit rejeter, et la guerre fut déclarée.

Dès l'ouverture de la campagne, les Autrichiens, en cinq jours, perdirent trois batailles, très-meurtrières. Après ces désastres, l'archiduc sentit qu'avec des troupes affaiblies et découragées, il ne pouvait point affronter un vainqueur actif, habile et plein de confiance, sans s'exposer à perdre le reste de son armée, dernière ressource de la maison d'Autriche. Il résolut donc de réunir toutes ses forces sur la rive gauche du Danube, et de s'y mettre à l'abri de toute nouvelle attaque, jusqu'au jour où il aurait reçu des renforts suffisants pour réparer ses pertes, relever le courage de ses soldats et rentrer en lice. Il savait que derrière ce fleuve il pourrait prendre une position qui lui permettrait de ne livrer bataille qu'avec chance de succès et certitude de retraite en cas de revers. La retraite fut toujours la première pensée, le premier soin de ce prince. Il était imbu de cette sage maxime, que Plutarque attribue à Sertorius : « *Ducem oportet potius respicere quam prospicere.* » — « *Tout général doit assurer sa retraite avant de songer à l'attaque.* » L'archiduc n'aurait trouvé, en avant de Vienne, aucun des avantages qu'il recherchait. Napoléon ne lui aurait laissé le temps ni de recruter ses troupes, ni de relever leur courage. Elles auraient été battues, poursuivies au delà de Vienne, et prises ou écrasées avant d'avoir passé le Danube... Quel eût été le sort de cette

capitale? Elle tombait sans défense aux mains d'un ennemi irrité, fumant de carnage et ne respirant que vengeance. Le prince Charles, par sa résolution, la préserva de cet horrible malheur : elle put capituler.

En se retirant et se retranchant entre Essling et Wagram, Charles ne put être attaqué qu'un mois après ses défaites. Il put ainsi refaire son matériel, recomposer son armée et la rendre égale à la nôtre. Aussi, quand, le 21 et le 22 mai, Napoléon tenta devant Essling le passage du Danube, il fut repoussé au delà de ce fleuve, après des pertes très-graves, qui auraient été peut-être irréparables sans l'inébranlable fermeté du maréchal Masséna.

A Wagram, le 5 et le 6 juillet, nous fûmes plus heureux : le champ de bataille, disputé deux jours entiers, nous resta. Mais on sait combien cette victoire fut longtemps douteuse et ce qu'elle nous coûta. Peut-être nous aurait-elle été arrachée si, le 6, le prince Jean était arrivé sur le terrain à midi, comme on croit qu'il le pouvait; ou même si le maréchal Macdonald n'avait osé contenir avec 1500 hommes, seul reste de sa nombreuse division, tout le centre de l'armée ennemie; enfin, si l'archiduc, moins avare du sang de ses soldats, et moins jaloux de ne jamais compromettre sa retraite, l'avait retardée de deux heures, pour donner à son frère le temps d'arriver. Des militaires ont pensé qu'il le pouvait, puisque nos pertes égalaient les siennes.

Quoi qu'il en soit, ce prince, en laissant Vienne à découvert, et en se retirant derrière le Danube, a préservé cette capitale d'une horrible calamité ; il nous a fait payer chèrement notre dernière victoire ; il a pu exécuter sa retraite en bon ordre ; et enfin conserver une attitude qui permît à l'Autriche de traiter de la paix à des conditions sans doute fort dures, mais qui lui laissaient l'espoir de réparer un jour ses désastres. Cet espoir s'est réalisé bien au delà de toute conception ; et cet empire en est redevable à la sagesse et à la perspicacité du prince à qui le destin en avait été confié.

N° 5, VERS 470.

D'allumer de plein gré cette guerre insensée ?

Après le meurtre du duc d'Enghien, la guerre d'Espagne fut l'action qui altéra le plus la haute opinion que la France et l'Europe avaient conçue du génie de Napoléon. La paix de Tilsitt avait fait naître l'espoir de voir le continent jouir d'un long repos, l'industrie se ranimer, et les plaies de nos longues guerres se cicatriser. On pensait que l'Angleterre, privée de tous ses alliés, sentirait de nouveau le besoin de mettre un terme aux hostilités ; mais, quand immédiatement après cette paix on vit Napoléon porter sans provocation la guerre en Espagne, la France, frappée de surprise, se demanda pourquoi cette agression contre

un allié paisible qui nous prêtait ses armées, ses vaisseaux, et qui nous accordait un subside de six millions par mois. On se perdait en vaines conjectures, et l'on craignit que l'ivresse des triomphes n'eût troublé la raison du triomphateur.

« S'il voulait, disait-on, continuer la guerre, pour-
« quoi ne point la maintenir en Allemagne? Nos ar-
« mées y vivaient dans l'abondance et sans frais ;
« tandis qu'en Espagne nous en porterons tout le
« fardeau. Pourquoi donc cette irruption dans le
« midi de l'Europe? » La France ne put y voir qu'un
désir insensé de Napoléon d'élever sur un trône
chacun des membres de sa famille.

Cette opinion s'accrédita d'autant plus facilement, qu'il avait eu l'imprudence de dire qu'en peu d'années sa dynastie serait la plus ancienne de l'Europe ; et que ses frères et Murat, flattés de cette prédiction, se plaisaient à la répéter à tout leur entourage.

La France prévint dès lors qu'elle ne pourrait jouir de repos tant qu'elle serait gouvernée par ce prince ambitieux et insatiable. « Il forcera, disait-on, l'Europe
« entière à se liguer contre nous ; et il est impossible
« que nous ne finissions point par succomber dans
« cette lutte désespérée. »

Cette opinion jeta des racines si profondes, que les victoires les plus éclatantes ne purent jamais les extirper, et malheureusement elles pénétrèrent dans l'âme de l'armée.

Le public en fut d'autant plus affecté, qu'il fut instruit des discussions suscitées dans le conseil par ce projet désastreux. Il sut que M. de Champagny, ministre sage, judicieux et éclairé, l'avait combattu avec chaleur. « On nous représente, avait-il dit, les « Espagnols comme un peuple indolent, énervé; il « n'est qu'assoupi, et il l'est par l'impéritie de son « gouvernement. Mais, du jour où ce peuple se verra « envahi, son horreur pour tout joug étranger le « soulèvera. Il s'armera, nous attaquera en masse, « conduit par ses prêtres, qui ne lui permettront plus « de déposer les armes. Ce ne sera donc plus contre « des troupes régulières que nous aurons à nous dé- « fendre, mais contre toute une nation fanatisée et « féroce. Elle épiera chacun de nos pas, nous tendra « des embûches continuelles, assassinera tous nos « soldats épars, se dérobera à nos coups partout où « il sera le plus faible et nous épuisera de fatigue. « Croit-on que durant cette lutte l'Angleterre reste « impassible? Elle volera au secours de cette nation, « et lui fournira argent, armes et bras; et quand le « reste de l'Europe verra une grande partie de nos « armées sérieusement engagée dans la Péninsule, « elle se déchaînera contre nous, jalouse de venger « ses défaites. Pourrons-nous triompher sur tous les « champs de bataille? Sans doute, si Votre Majesté « pouvait commander partout; sa présence est un « gage de victoire. Mais peut-on se flatter de succès

« aussi constants dans les autres armées ? Ce serait
« une illusion funeste ; gardons-nous de l'embrasser.
« Je pense donc que, loin de déclarer la guerre à
« l'Espagne, nous devons resserrer avec elle notre
« alliance, pour conserver les précieux secours qu'elle
« nous accorde, et pour ne point nous engager vo-
« lontairement dans une entreprise qui nous susci-
« terait des embarras inextricables, et qui, par leur
« durée, épuiserait nos finances et altéreraient
« l'affection que la France a vouée à Votre Majesté. »

L'archichancelier soutint cette opinion. Elle parut avoir ébranlé la résolution de l'Empereur ; mais elle fut combattue par le prince de Talleyrand. Ce ministre avait acquis un grand ascendant sur l'esprit de l'Empereur, par le charme de son langage, la noblesse de ses manières, et par la délicatesse de ses flatteries, glissées avec cet art séduisant qu'il avait puisé au sein de l'ancienne cour, dont il regrettait le régime et dont il favorisa le retour. Son avis prévalut, et la guerre fut déclarée.

L'affliction de la France fut générale quand elle apprit cette résolution ; elle fut bien plus amère quand elle connut les moyens employés pour s'emparer de ce royaume et de ses souverains. « Pourquoi, disait-
« on, descendre à cette basse perfidie ? Si Napoléon
« voulait s'emparer de leurs États et de leurs per-
« sonnes, il devait affronter ce péril avec audace et
« marcher sur Madrid à front découvert... Craignait-

« il d'échouer? il fallait renoncer à cette fatale entre-
« prise... Mais pourquoi la tenter? Elle ne lui était
« nullement nécessaire pour dominer l'Espagne. Il lui
« suffisait de reconnaître l'abdication du roi Charles,
« sans examiner si elle avait été volontaire ou arra-
« chée; d'offrir à ce prince déchu, à la reine et à
« leur favori, un asile honorable en France, avec un
« large revenu assuré par l'Espagne, et garanti par
« nous; il fallait se hâter de reconnaître son succes-
« seur et lui accorder la protection qu'il sollicitait.
« A ce prix, Napoléon aurait facilement obtenu cette
« ligne de l'Èbre qu'il ambitionnait, en donnant en
« échange de ce territoire le royaume du Portugal,
« qu'il lui eût été alors si facile de conquérir. Mais
« cette ligne ne nous présentait aucun avantage du-
« rable. Loin donc de dépouiller l'Espagne d'une de ses
« provinces, notre intérêt nous sollicitait d'agrandir
« ses Etats, de lui donner la Péninsule entière pour
« augmenter sa puissance maritime. Nous nous se-
« rions attiré l'affection de ce prince, celle de son
« pays, et nous l'aurions à jamais détaché de l'An-
« gleterre. »

Notre alliance avec ce nouveau souverain aurait été d'autant plus solide, que nous aurions eu sous notre garde le roi détrôné; et dans la crainte de le voir ramené en Espagne, son successeur se serait appliqué à satisfaire tous nos désirs.

Si Napoléon n'a point adopté ce moyen, c'est que

la ligne de l'Èbre ne lui suffisait point ; c'est qu'à Erfurt il avait rêvé l'empire d'Occident, et que l'Espagne et le Portugal lui apparurent comme des dépendances de cet empire. Qu'il dut gémir sur son rocher quand il vit dans quelle horrible solitude l'avait conduit son ambition effrénée !

N° 6, VERS 508.

Et dans leurs droits ravis rétablis tes sujets.

Des hommes judicieux pensent que Napoléon n'aurait pu exécuter les grandes actions qui ont illustré sa vie s'il ne s'était point arrogé le pouvoir absolu.

Sans doute, ces actions auraient été moins nombreuses, moins retentissantes, si elles avaient été soumises à la sanction de deux chambres indépendantes ; mais auraient-elles été moins glorieuses ? N'auraient-elles pas laissé des souvenirs plus chers, des semences plus fécondes, de plus doux fruits ?

Sans doute, Napoléon n'eût point livré tant de batailles, remporté tant de victoires ; il n'aurait point promené ses armées triomphantes sur toute la surface de l'Europe, planté ses aigles sur les clochers de tant de capitales, sur les palais de tant de rois. Il n'aurait point, enfin, autant rempli du bruit de son nom l'univers ; mais aurait-il été moins grand ? sa mémoire aurait-elle été moins radieuse ?

L'examen de cette question exigerait un volume ; je ne peux lui consacrer que quelques pages : je me bornerai donc à en effleurer les sommités.

Si le pouvoir législatif n'avait point été paralysé par les usurpations de Napoléon, ce souverain n'en aurait-il pas obtenu sans efforts, jusqu'en 1807, tous les moyens qui lui furent nécessaires pour élever la France au rang des premières nations du monde, et pour s'élever lui-même au-dessus de tous les capitaines des temps modernes et au niveau de ceux qu'a immortalisés l'antiquité ? Je ne crois pas qu'il puisse, sur cette question, s'élever le moindre doute. Napoléon, dès l'entrée de sa carrière, et pendant les quatorze années qui suivirent la prise de Toulon, nous avait rendu tant de services, donné tant de gages de sa haute intelligence ; elle avait été couronnée de trop de succès, pour que les chambres et la nation entière ne lui eussent point accordé avec joie et à pleines mains tous les moyens propres à assurer ses triomphes. L'enthousiasme qu'il avait inspiré, les hommages qui le suivaient en tout lieu, en sont des preuves irrécusables.

Napoléon, comme législateur, n'aurait-il point obtenu le même concours ? Ceci ne me paraît pas moins certain.

Personne n'ignore avec quelle reconnaissance la France reçut ce Code, œuvre immortelle de ses veilles ; ce Code que l'Europe nous envie, et qui lui servira de

phare quand elle voudra sortir du dédale de ses lois surannées.

La France le combla de bénédictions quand elle le vit relever les autels , asseoir la religion sur des bases prudentes et solides, et assurer dans de modestes limites l'existence de ses ministres.

Elle l'entoura d'hommages quand il eut rendu à la magistrature son lustre et son indépendance ;

Quand il eut donné à l'instruction publique des réglemens propres à conserver dans l'enseignement les bons principes et les bonnes traditions ; à propager les lumières ; à exciter l'émulation et à maintenir les chefs de ce corps respectable dans une honorable dépendance ;

Quand il eut rétabli l'ordre dans les finances , et ressuscité le crédit public ;

Quand il eut épuré les administrations, et ramené dans leur sein les hommes qui les avaient honorées ;

Enfin, quand, par son génie et sa vigilance infatigable, il eut calmé ou vaincu toutes les factions, et fut parvenu à nous faire jouir de cette profonde sécurité que depuis plus de quinze ans la France appelait de tous ses vœux.

Voilà les vrais trophées de Napoléon, ceux qui environneront à jamais sa mémoire d'une auréole de gloire.

Est-il une seule de ces actions qu'un pouvoir modérateur n'eût encouragée et secondée ? La France ne s'empressa-t-elle point de payer à chacune d'elles

un ample tribut de reconnaissance ? Ne leur aurait-elle point érigé cette colonne, ces arcs de triomphe qu'il s'est érigés lui-même ? Elle aurait devancé, dépassé ses désirs. Son pouvoir n'aurait donc rencontré dans ce pouvoir auxiliaire aucune entrave qui eût ralenti ou atténué sa gloire jusqu'en 1807, époque où elle avait acquis tout son éclat.

Examinons actuellement si ce concours n'aurait point préservé ce grand homme des écarts qui ont entraîné sa ruine, et avec elle notre décadence.

Si le pouvoir des chambres n'avait point été paralysé, peut-être serait-il intervenu en 1806, après le traité de Presbourg, comme ce personnage que les Romains plaçaient sur le char du triomphateur pour le garantir de vertige. Il aurait averti Napoléon que ce traité comblait les vœux de la France et qu'elle ne lui demandait plus que du repos.

Quelques mois après, quand l'Angleterre nous offrit de nous laisser à nous et à nos alliés toutes nos conquêtes, à condition que nous lui laisserions les siennes, ce pouvoir lui aurait respectueusement exposé que ces conditions étaient respectivement avantageuses et honorables, et l'aurait pressé de les accepter. S'il y fût parvenu, le repos de l'Europe était assuré pour longues années, et peut-être l'étoile de cet homme étonnant brillerait encore.

Si, malgré nos efforts, ce souverain eût rejeté ces propositions, les mêmes voix se seraient fait entendre

après les batailles d'Averstedt et d'Iéna ; elles auraient représenté que, loin d'écraser la Prusse et nous en faire une ennemie irréconciliable, nous devions lui tendre la main, nous borner à lui faire payer les frais de la guerre et lui donner toute facilité pour ce paiement. « Après cette générosité, auraient-elles dit, il
« vous sera facile, sire, de lui prouver que nous sommes ses protecteurs naturels contre l'Autriche et la
« Russie, toujours disposées à la fouler ; que notre propre intérêt nous fait un devoir de voler à son secours,
« et que le sien lui commande de contracter avec nous
« une alliance offensive et défensive. Vous êtes assuré de l'obtenir aux conditions qu'aura dictées
« votre sagesse. La France contempera cette alliance
« comme le plus beau fruit de votre victoire. »

Ces mêmes organes auraient ajouté :

« Sire , nous ne pouvons vous dissimuler que la
« France commence à se fatiguer de la guerre. Elle
« en a, grâce à votre génie, recueilli tous les fruits désirés ; mais elle réfléchit sur le sang qu'ils ont coûté,
« et craint que ce sang ne s'épuise ; elle pense avec
« anxiété aux périls que cette guerre entraîne, surtout à
« ceux que vous avez trop souvent affrontés. Ce n'est
« point sans effroi qu'elle voit ses destins suspendus
« sur votre seule tête. Elle se demande quel serait son
« sort si cette tête si précieuse et si chère était frappée au milieu des combats. Cette idée la fait frissonner. Nous retomberions, dit-elle, dans l'abîme

« dont sa puissante main nous a retirés ! Délivrez-la,
« sire, de cette crainte mortelle. Voudriez-vous laisser
« votre œuvre imparfaite ? Votre mémoire en souffri-
« rait ; la postérité vous reprocherait d'avoir com-
« promis le fruit de tant de travaux, d'où dépend le
« bonheur du monde. Préservez-nous de cette cala-
« mité ; mettez un terme aux travaux de la guerre ;
« vous n'avez plus rien à leur demander, votre front
« succombe sous le poids de ses lauriers. Tournez
« aujourd'hui vos regards créateurs vers ceux de la
« paix ; ils ne sont ni moins féconds ni moins glo-
« rieux. Voyez ceux que nous a légués Louis XIV :
« ces ports, ces canaux, ces routes, ces palais et ce
« vaste édifice, monument modèle, où la valeur émé-
« rite est assurée de trouver le plus noble des asiles.
« Ils racontent la gloire et la puissance de ce monar-
« que : ce sont ces travaux et les œuvres des grands
« poètes et des grands écrivains qui ont illustré son
« règne , et fait décerner à ce prince le nom de
« Grand. Que reste-t-il de ses conquêtes ? deux pro-
« vines chèrement achetées ; de celles d'Alexandre ?
« la ville de son nom et les œuvres d'Aristote ; de
« celles d'Auguste ? les œuvres de Virgile, d'Horace et
« des grands écrivains qui ont fait donner à leur siècle
« le nom de cet empereur. Les vôtres, sire, laisseront
« des fruits plus abondants et moins coûteux. Mais
« ne seraient-ils point privés de leur plus beau lustre,
« s'ils n'étaient rehaussés par les merveilles de l'in-

« dustrie et les chefs-d'œuvre de la littérature et des
« arts ? Pour éclore, ils n'attendent que vos regards ;
« daignez les faire descendre sur leurs foyers créa-
« teurs. Cette faveur mettra le comble à vos bienfaits,
« le sceau à votre gloire. La France l'attend de votre
« âme paternelle, et l'implore par notre bouche. Dai-
« gnerez-vous, sire, nous permettre de lui annoncer
« que ses vœux seront exaucés ? »

Ces pensées, exprimées respectueusement, en termes plus touchants, plus persuasifs, plus dignes de s'élever jusqu'au trône, auraient été répétées d'un bout de la France à l'autre, et j'ai trop haute opinion de la prudence de Napoléon pour n'être point convaincu qu'il aurait cédé aux vœux de ses sujets.

Mais supposons qu'une ambition aveugle et effrénée l'eût porté à les rejeter ; supposons encore que cette aberration se fût prolongée jusqu'après la paix de Tilsitt, et qu'alors il eût voulu entreprendre la guerre d'Espagne : on sera bien forcé de convenir que d'une voix unanime les deux chambres s'y seraient opposées avec énergie ; elles auraient refusé hommes, argent, munitions, enfin, tout secours. La France entière les aurait remerciées, et une grande partie de l'armée aurait appris avec joie cette résistance. Cette fatale guerre n'aurait donc point éclaté.

Il me paraît évident que, si Napoléon n'avait point paralysé le pouvoir des deux chambres, il aurait obtenu de la France, sans la moindre résistance, tout

ce qui servit à sa gloire, et qu'elles l'auraient préservé des taches qui l'ont ternie, et de la catastrophe qui a terminé sa carrière.

Je sais une grande partie de ce qui a été dit contre les gouvernements constitutionnels, sur les inconvénients de la publicité des discussions, sur ceux de la liberté de la presse; je n'y répondrai que par ces mots : l'Angleterre vit depuis des siècles sous ce régime avec tous ses inconvénients, et l'Angleterre est la première nation du monde.

Je terminerai cette note par une histoire fort vieille, mais encore instructive : les habitants de Lesbos avaient érigé à la Justice une statue de marbre tenant en main une règle d'airain, symbole de son inflexibilité. Un tyran s'empare de leur île, change cette règle et lui en substitue une de plomb, déclarant ainsi que la loi devrait fléchir au gré de son caprice. Les Lesbians indignés brisent le monument profané, et le tyran alla mourir en exil.

N° 7, VERS 742.

Une fatale erreur devança ma clémence.

La condamnation et la mort du duc d'Enghien causèrent une affliction d'autant plus profonde qu'elle ternissait une gloire jusqu'alors sans tache, que la France avait épousé cette gloire, et qu'elle en était pour ainsi dire amoureuse. Cette condamnation excita

donc une réprobation générale , qui s'exhalait en termes virulents de la bouche des ennemis du gouvernement. Ils disaient que la barrière des jugemens révolutionnaires venait de se rouvrir, que le règne des supplices allait recommencer.

Le premier Consul sentit la nécessité de calmer les esprits et de dissiper ces craintes. Ses émissaires se répandirent donc partout, récitant que cet arrêt fatal avait été exécuté sans son ordre ; que dans la soirée il avait fait apporter par M. Maret à M. Réal l'ordre de se rendre immédiatement à Vincennes, de voir le prince, et de le lui amener s'il demandait à le voir, bien résolu à lui faire grâce s'il en obtenait des paroles rassurantes.

Ils ajoutaient que malheureusement M. Réal, fatigué des travaux des deux nuits précédentes, s'était couché à neuf heures, et qu'il avait fait défense de l'éveiller pour quelque cause que ce fût ; qu'ainsi l'ordre sauveur n'avait pu lui être remis qu'à son réveil ; qu'alors M. Réal était parti ; mais qu'arrivé à la barrière, le colonel Savari lui avait appris l'exécution de l'arrêt.

Ce récit fut accrédité par les hommes sages qui sentaient le besoin de conserver au gouvernement naissant tout son lustre, et d'étouffer tout germe de désaffection.

M. Nogarède de Fayet, dans ses *Recherches sur le procès et la condamnation du duc d'Enghien*, et M. Thiers,

dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, paraissent l'avoir adopté, à la vérité, sans discussion. Ce récit trouva cependant de nombreux contradicteurs au moment où il fut répandu. L'histoire exige que nous fassions connaître leurs objections, afin qu'après les avoir entendues et pesées, on puisse se former une opinion impartiale sur ce déplorable événement.

Voici celle que j'ai entendue de la bouche du célèbre Cazalès, dévoué à nos princes : Comment croire, disait-il, que M. Maret, homme d'État éclairé, ennemi de toute mesure violente, dévoué à Bonaparte, instruit de l'importance du message dont il était porteur, aurait souffert qu'on respectât la prétendue consigne de M. Réal? Quel huissier aurait osé résister aux injonctions d'un messenger tel que M. Maret? S'il l'eût osé, M. Maret eût appelé main-forte, et se serait fait obéir.

Comment croire d'ailleurs que, dans une circonstance aussi grave, M. Réal, chargé de la direction de la police, et spécialement de l'instruction et de la conduite de ce malheureux procès, se serait endormi et fait sceller au moment même de sa crise? S'il était accablé de sommeil, il se serait jeté tout vêtu sur son lit, avec injonction de l'éveiller à tout message venant de la Malmaison ou de Vincennes. Il était trop éclairé, trop prudent, pour ne point prévoir qu'il pourrait lui venir un ordre du premier Consul de se rendre à Vincennes, ou un avis de la commission

lui annonçant que le prince avait fait des révélations qui exigeaient sa présence. Ce conte, fabriqué pour pallier le crime, n'a donc aucune vraisemblance. J'en dis autant de la prétendue rencontre à la barrière.

Si Bonaparte avait eu le moindre dessein de sauver le prince, n'aurait-il pas expédié au général Hullin ou à Savari l'ordre de surseoir à l'exécution jusqu'à l'arrivée de M. Réal? N'aurait-il point prévu que M. Réal pourrait n'être point chez lui au moment de l'arrivée de son message; enfin, qu'il pourrait éprouver quelque accident en route en se rendant à Vincennes? S'il n'a prévu aucune de ces éventualités, c'est qu'il voulait que ce malheureux prince fût immolé.

S'il ne l'eût voulu, Savari aurait-il osé s'opposer à l'adoption de la demande que ce prince consigna de sa main au bas de son interrogatoire? Il demanda avec instance à être amené au premier Consul. Le colonel Bezancourt et plusieurs autres membres de la commission opinèrent pour qu'on obtempérât à ce désir. Si Savari ne l'a point permis, c'est qu'il connaissait la volonté formelle de son maître, et qu'il était certain de lui plaire par cet implacable refus.

Ce qui achève de prouver que Bonaparte avait résolu sa mort, c'est sa réponse à sa femme et au consul Cambacérès, qui le pressaient de faire grâce : « Si je

« l'accordais, dit-il, ils diraient que j'ai eu peur ; que
« j'avais bien l'envie de frapper, mais que je ne l'ai
« pas osé ; que j'ai reculé devant les menaces des
« souverains. Je dois leur prouver que leur cour-
« roux ne saurait m'intimider, et j'aime mieux les
« faire trembler que les faire rire. »

Qu'on ne vienne donc plus nous étaler un simulacre de retour à la pitié. Le sort du prince fut décidé du jour où il fut arrêté. Fouché, au nom de son parti, avait exigé cette tête pour gage d'alliance. Elle lui fut sacrifiée *.

M. Cazalès n'était point le seul à faire entendre ces objections ; elles sortaient de la bouche de tous les hommes indépendants, jaloux de découvrir la vérité.

Je me borne à les rapporter, et je laisse au lecteur le soin de les apprécier.

N° 8, VERS 740.

Le langage que j'attribue à Napoléon est conforme aux principes que je lui ai entendu professer à Ancône, en 1797, lorsqu'il marchait sur Rome. Après

* Cette opinion parut confirmée au sacre de Napoléon. Nous vîmes alors accourir de tous les départements les hommes qui durant la terreur s'y étaient signalés par leurs actes sangui-

dîner, il retint quelques-uns de ses convives, et les entretint des événements de la révolution. « Depuis
« son origine, nous dit-il, la France n'a eu qu'un gou-
« vernement fort : celui de Robespierre. »

L'impression d'horreur que la mémoire de cet homme avait laissée dans tous les esprits était si récente, si profonde, qu'il est difficile d'imaginer la surprise pénible qu'excita cette opinion, et avec quelle ardeur elle fut combattue.

Loin de l'abandonner, le général Bonaparte la soutint avec ténacité :

« Qu'est-ce, dit-il, qu'un gouvernement fort ?

« C'est celui qui a un but utile bien déterminé ;

« La volonté ferme de l'atteindre ;

« La force capable de faire triompher cette vo-
« lonté ;

« Enfin, l'intelligence nécessaire pour bien diriger
« cette force.

« Examinons si Robespierre réunissait tous ces
« avantages :

« Quel était son but ? Le triomphe de la révolu-
« tion. Il sentait qu'une contre-révolution serait plus
« sanglante, entraînerait des maux plus cruels, plus
« durables que ceux que notre révolution avait exigés
« et devait exiger encore. Il voulait donc l'accomplir

naires. Ils vinrent sanctionner pour ainsi dire par leur présence ce pacte d'alliance.

« à tout prix. L'utilité de ce but ne me paraît point
« contestable.

« Sa volonté de l'atteindre ne saurait être douteuse.
« Le nombre des victimes qu'il avait immolées, celui
« des familles qui avaient à lui demander compte du
« sang de ces victimes, l'avaient convaincu qu'il pé-
« rirait de la mort la plus cruelle et la plus ignomi-
« nieuse, s'il échouait. Il ne pouvait donc plus re-
« culer.

« Avait-il la force nécessaire pour faire triompher
« cette volonté ? Il n'en fut jamais d'aussi formidable
« que la sienne. Il lui suffisait de donner un ordre,
« pour qu'il fût exécuté sans obstacle et sans retard
« d'un bout de la France à l'autre.

« Il l'avait acquise en se déclarant l'ennemi im-
« placable de la royauté et le protecteur infatigable
« du peuple, à qui il avait ouvert tous les rangs, dis-
« tribué tous les emplois, et facilité sans mesure
« l'achat des biens nationaux.

« Il l'avait fortifiée en organisant sur toute la sur-
« face de la France cette société des jacobins, imbue
« de ses principes, animée de son esprit, aveuglé-
« ment soumise à sa discipline. Pour l'enchaîner à
« sa cause, il l'avait associée à tous ses actes san-
« glants. C'est par elle qu'il les faisait exécuter. Qui-
« conque osait s'y opposer était brisé, écrasé à l'in-
« stant même. La force de cet homme était donc sans
« bornes.

« C'est elle qui le fit triompher de tous les partis :
« royalistes, cordeliers, girondins, furent terrifiés,
« subjugués ou anéantis.

« C'est par elle qu'il put donner à la France ces
« armées puissantes, nombreuses, disciplinées, qui
« nous ont préservés du malheur de la voir envahie,
« saccagée, morcelée ; c'est elle qui, dans notre ex-
« trême détresse, lui fit obtenir armes, munitions et
« vivres ; qui maintint sous les drapeaux le soldat sans
« abri, sans vêtements, sans solde et quelquefois sans
« nourriture. Robespierre aurait-il pu opérer ces pro-
« diges sans ce pouvoir colossal?

« Mais sut-il bien diriger cette force? Non ; et c'est
« ce qui le perdit. N'étant pas homme de guerre, il
« fut obligé de confier la force armée à un militaire.
« Il n'osa point le choisir parmi nos meilleurs géné-
« raux, sentant bien qu'il ne pourrait en faire un in-
« strument aveugle ; peut-être même craignit-il de se
« donner un rival. Il mit donc à la tête de la division
« de Paris ce misérable Henriot, homme obscur, sans
« expérience et sans capacité. Au jour du danger, ce
« misérable perdit la tête, et ne sut point livrer ba-
« taille. Cependant, après la séance du 8 thermidor,
« il aurait dû voir clairement que Robespierre et tous
« ses adhérents étaient perdus, s'ils n'étaient délivrés,
« le jour même, des représentants qui, du haut de la tri-
« bune, avaient osé l'attaquer et l'accuser. Payan, plus
« clairvoyant que Henriot, le pressait de les faire ar-

« rêter et de les envoyer le soir même à la guillotine.
« Les forces dont ce commandant disposait étaient
« plus que suffisantes pour ce coup de main. S'il
« l'eût exécuté, Robespierre était, le lendemain, plus
« puissant que jamais. »

Une rumeur générale suivit ces paroles. « Quoi !
« vous pensez que ce monstre aurait pu se soutenir !
« Mais, depuis deux mois, il était frappé à mort ; son
« pouvoir déclinait chaque jour. Ses complices, ef-
« frayés de leurs excès, ne voulaient plus le suivre ;
« plusieurs s'en étaient séparés. D'ailleurs, tous les
« représentants qu'il n'aurait pu ou n'aurait osé im-
« moler dans cette journée, menacés du même sort
« que les collègues qu'ils venaient devoir périr, n'au-
« raient eu de repos qu'après s'être défaits de leur
« bourreau. »

— « Sans doute, répliqua-t-il, s'il eût persisté
« dans la même voie ; s'il ne les eût pas rassurés :
« mais, vainqueur, il aurait dès le lendemain sus-
« pendu les supplices, interdit toute arrestation et
« créé un comité de clémence, chargé d'élargir peu
« à peu les détenus, en commençant par les moins
« redoutables. Depuis quelque temps, il préparait
« cette mesure : il ne paraissait plus au comité de
« sûreté générale, il en blâmait les excès et en dési-
« gnait les auteurs. »

— « Et la France aurait pu croire à un retour volon-
« taire vers un sentiment d'humanité ? Non, elle l'au-

« rait attribué à la peur. Pensez-vous que, délivrée du
« joug de la terreur, elle aurait pu supporter ce mon-
« stre? Non, non : les flots de sang versés sur les
« échafauds criaient vengeance, et l'auraient obtenue.
« Ses complices eux-mêmes, alarmés de cette marche
« rétrograde, l'auraient assassiné avant qu'il eût pu
« les dépouiller de leur pouvoir. »

— « Il se serait bien gardé de les en dépouiller :
« ils lui étaient trop nécessaires. Il se serait seule-
« ment appliqué à dominer les partis, en les oppo-
« sant l'un à l'autre. Il aurait dit aux Jacobins : Si
« vous me perdez, vous êtes perdus ; je le suis si je
« vous perds. Je n'ai de force que la vôtre ; vous
« n'avez que la mienne. Efforçons-nous donc de con-
« solider notre puissance. Mais, pour atteindre ce
« but, il faut en changer la direction. C'est assez de
« sang répandu, même trop : la France ne peut en
« supporter plus longtemps la vue. Arrêtons-en l'ef-
« fusion, nous en rejetterons ainsi l'odieux sur les
« traîtres que nous avons immolés. Ils avaient poussé
« la révolution aux excès, pour la faire avorter : il
« faut la ramener dans ses justes limites, si nous
« voulons en recueillir le fruit. Le seul dont je sois
« jaloux, c'est de pouvoir vous récompenser de vos
« nobles efforts.

« Aux royalistes, il aurait dit : Gardez-vous de susci-
« ter le moindre trouble, de faire craindre la moindre
« réaction ; vous inquiéteriez les terroristes ; ils en exige-

« raient la répression ; ils l'exigeraient prompte et san-
« glante. Je ne serais plus le maître de m'y opposer ; ils
« me massacreraient, si je le tentais ; vous verriez alors
« la terreur renaître. J'ai pu seul la comprimer : je le
« pourrai tant que vous serez tranquilles, que vous ne
« penserez plus au passé. Il faut l'oublier, sous peine
« de voir de nouveau votre sang ruisseler. J'ai adouci
« vos maux ; je veux les adoucir encore, les effacer
« même, si c'est possible : mais laissez-vous conduire ;
« contentez-vous des gages que je vous ai déjà donnés,
« je ne tarderai point à vous en donner de nouveaux
« et de plus efficaces. Laissez mon pouvoir se conso-
« lider, si vous voulez que je puisse cicatriser vos
« plaies. Ce langage et des faveurs accordées avec
« discernement auraient maintenu la tranquil-
« lité. »

— « Ce manège n'eût abusé personne : les plaies
« étaient trop vives, trop profondes, pour que les âmes
« ulcérées se fussent contentées d'un tel palliatif. Mais,
« en supposant qu'on s'en fût contenté, ce misérable
« aurait bientôt péri par les finances. Les assignats
« perdaient chaque jour de leur valeur, par les émis-
« sions effrénées qu'exigeaient les besoins du gouver-
« nement, et surtout par les masses falsifiées que l'é-
« tranger en introduisait sur toutes nos frontières.
« Leur crédit allait donc être anéanti, et les réquisi-
« tions, délivrées de la terreur, n'auraient plus rien
« produit ; nos armées affamées se seraient déban-

« dées ; l'étranger nous envahissait, les royalistes lui
« donnaient la main, et Robespierre était mis en
« pièces. »

— « Détrompez-vous : il aurait su se créer des res-
« sources. Il lui suffisait de pousser les armées au
« dehors pour les y faire vivre dans l'abondance,
« comme elles y vivent aujourd'hui. Quant aux as-
« signats agonisants, il les aurait lui-même démoné-
« tisés comme on l'a fait après lui. Il aurait justifié
« cette mesure, en exposant qu'elle était indispensable
« pour mettre un terme à l'envahissement des faux
« assignats ; il aurait en même temps déclaré que ceux
« qui seraient reconnus légaux continueraient à être
« reçus en paiement de biens nationaux. Il aurait,
« dès lors, exigé le paiement des impôts en numé-
« raire, les aurait élevés au niveau de ses besoins et
« se serait facilement créé toutes les ressources néces-
« saires pour faire marcher son gouvernement. La
« France est un pays trop riche pour périr par les fi-
« nances sous des mains habiles. Les chefs de tous
« les partis, comblés de faveurs, auraient prôné cette
« mesure ; les journaux et les meilleurs écrivains,
« largement salariés, auraient exalté son génie, la dou-
« ceur de son gouvernement ; tous ceux qui auraient
« osé l'attaquer auraient été intimidés ou frappés, et
« réduits au silence.

« Pour augmenter ses partisans, il aurait relevé les
« autels, rétabli le culte et protégé le clergé. Sa fête

« à l'Être suprême était le premier jalon dressé sur
« cette route. Il était trop habile pour ne pas savoir
« que le frein des lois ne suffit point pour museler
« le peuple, qu'il faut le garrotter de religion. Il s'y
« serait porté avec toute cette ardeur et cette adresse
« qu'il mettait à l'exécution de ses desseins. Les prê-
« tres, charmés de ce retour inespéré, l'auraient se-
« condé ; et, lorsqu'il serait parvenu à leur rendre
« leur considération, à consolider leur existence, ils
« auraient prêché que le ciel avait daigné l'éclairer,
« l'inonder de sa grâce, et peut-être auraient-ils fini
« par le béatifier.

« Voyez Auguste : il s'était vauté dans le sang de
« ses amis, de ses parents, de son tuteur. Quand il
« se fut débarrassé d'Antoine, quand il eut subjugué
« tous les partis, fait cesser l'effusion du sang, rendu
« partout ses armes triomphantes, et ramené dans
« Rome l'abondance et les jeux, les premiers écrivains
« de son siècle chantèrent sa clémence, son génie,
« l'éclat et la douceur de son gouvernement ; les pre-
« mières familles patriciennes vinrent se ranger sous
« ses lois ; le sénat le proclama empereur et père de
« la patrie ; et, après quarante ans d'un règne paissi-
« ble et glorieux, il mourut tranquille, regretté ; et, à
« sa mort, les Romains en firent un dieu. Tant il est
« vrai que le droit, c'est la force. »

Cette conversation dura plus de deux heures. Elle ne cessa qu'au moment où le général Bonaparte s'a-

perçut de l'impression fâcheuse produite par sa persistance.

En sortant, un des assistants nous dit : « Je crains
« que cet homme n'aime mieux faire du bruit que du
« bien ! » et, malheureusement, cette prophétie s'est
réalisée.

NOTICE

SUR LES

PREMIÈRES JOURNÉES DE LA PREMIÈRE CAMPAGNE

DU

GÉNÉRAL BONAPARTE, EN ITALIE.

NOTICE

SUR LES

PREMIÈRES JOURNÉES DE LA PREMIÈRE CAMPAGNE

DU

GÉNÉRAL BONAPARTE , EN ITALIE.

PRÉLIMINAIRE.

Je crains que mes notes sur quelques-unes des actions de Napoléon ne paraissent sévères : il m'importe de prouver qu'elles n'ont été dictées par aucun sentiment de malveillance. Ce motif m'a déterminé à publier la notice qu'on va lire. En voici l'origine :

En 1834, je me trouvai aux eaux de Bourbonne avec le prince de Talleyrand et mademoiselle Pauline de Dino, sa petite-nièce, aujourd'hui comtesse de Castellane. Dans une des soirées passées chez ce prince, il me parla de la première campagne du général Bonaparte, pendant laquelle il savait que j'avais eu des rapports fréquents avec ce général. Je lui racontai quelques particularités qui intéressèrent vivement la curiosité de mademoiselle de Dino. Elle me

pria de les écrire pour elle : je m'empressai de satisfaire sa curiosité, et je gardai copie de cet écrit.

Les sentiments d'admiration que j'y manifeste pour ce grand homme ; les particularités peu connues que j'y raconte et qui révèlent la profondeur de son génie, doivent me préserver de tout soupçon de partialité quand je rapporte quelques-unes de ses erreurs.

Je voudrois que chacun escrivit ce
qu'il sçait, et autant qu'il en sçait.

MONTAIGNE, l. 1, ch. 50.

« Mademoiselle,

« Vous avez désiré que je misse par écrit les particularités que j'ai racontées en votre présence sur les premières actions de Bonaparte dans sa première campagne d'Italie. Je vous obéis avec d'autant plus de plaisir que ces particularités ne sont point connues, qu'elles vous ont paru dignes de l'être, et que je ne saurais craindre qu'on suspecte ma véracité. Elles révèlent cependant un esprit si pénétrant, une perspicacité si prodigieuse, qu'on sera tenté de les révoquer en doute ; mais Bonaparte a été si injuste envers moi, qu'on doit me croire quand je dis du bien de lui.

« Ce n'est point qu'il me reste le moindre ressentiment de cette injustice : il s'est évanoui du jour où le malheur l'a frappé, et lorsqu'il en a été accablé, j'ai plusieurs fois senti le désir d'en adoucir l'amertume.

« Avant de retracer ce que j'ai à raconter, je dois vous faire connaître succinctement mes premiers rapports avec ce général, pour que vous sachiez comment j'ai pu recevoir quelques-unes de ses confidences.

« Je l'avais connu en 1793, chez le général Biron, à l'armée de Nice, où j'étais chargé d'une partie du service des vivres. Je le vis quelquefois au siège de Toulon, et plus souvent à notre retour à Nice, en 1794. Il remit alors au gouvernement un plan de campagne pour entrer en Italie. Dumerbion, général en chef de cette armée, était infirme et ne pouvait l'exécuter. Bonaparte, simple général de brigade, en fut chargé, au grand mécontentement de quelques généraux de division de cette armée.

« Il traverse la rivière de Gênes, franchit le mont Saint-Jacques, descend dans la première vallée du Piémont, prend Altare, Carcare, Cairo, et enlève la redoute importante de Dégo, qui lui ouvre les plaines de la Lombardie. Le lendemain de ce succès décisif, les représentants du peuple, instruments de Robespierre, qui venait de succomber sous le poids de ses forfaits, font courir le bruit que notre armée est

ournée, que l'ennemi est à Savone, et ils ordonnent la retraite. L'ombre de leur puissance était encore formidable, il fallut obéir.

« Ils arrêterent ainsi le cours de nos succès, pour que l'éclat n'en rejaillit pas sur le gouvernement qui succédait à celui de la terreur.

Durant cette courte campagne, je fus en rapports journaliers avec Bonaparte et avec l'ordonnateur en chef Chauvet, notre ami commun.

« Peu de temps après, ce général est destitué. Je quittai moi-même le service dont j'avais été chargé, et l'ordonnateur Chauvet fut appelé à Paris.

« La journée du 13 vendémiaire s'y prépare. L'insurrection éclate. Bonaparte est chargé par Barras de la réprimer. Vous savez comment il s'en acquitta. Pour prix de sa victoire, il fut nommé général de l'armée de l'intérieur, et bientôt après de l'armée d'Italie.

« Depuis le 13 vendémiaire, je l'avais vu souvent chez lui et chez M. Chauvet, nommé, à sa demande, ordonnateur en chef de l'armée que ce général allait commander. Ils viennent l'un et l'autre chez moi, et m'engagent à reprendre le service que j'avais quitté. Je m'y refuse : je leur expose que je n'avais embrassé cette carrière que pour me soustraire aux dangers du régime de la terreur, et que celle que je venais de m'ouvrir m'offrait des bénéfices plus considérables et plus assurés. Un exemple suffira pour le prouver.

La maison Magon de la Balue existait encore. Le Directoire disposait de sa signature et en abusait ; il faisait négocier ses traites à trois mois sur Amsterdam, à 15 et 16 pour cent de perte. Elles étaient tirées sur les premières maisons. Je m'étais assuré par une prime de leur acceptation. Ainsi, un seul voyage de Paris à Amsterdam me produisait un bénéfice de plus de cent mille francs. On concevra combien j'étais peu disposé à y renoncer.

« Cependant, Bonaparte et Chauvet vinrent renouveler leurs instances ; ce dernier surtout. Il me fait voir que tout ce qui composait l'état-major et l'administration de cette armée était une réunion de camarades ; il me presse de ne point m'en séparer, et m'avoue que mon concours leur était indispensable, parce que l'armée, dénuée de tout, ne pouvait ouvrir la campagne sans secours * ; qu'il fallait donc faire preuve de camaraderie, non-seulement en reprenant mon service, mais en l'assurant par mes propres ressources, puisque le gouvernement était hors d'état de faire la moindre avance. Accepter cette proposition, c'était m'exposer à perdre tout ce que j'avancerais.

« La négociation fut longue, quoique Chauvet eût par son amitié beaucoup d'empire sur moi. Il y fit

* Le Directoire ne put accorder au général Bonaparte, à son départ de Paris, que deux mille louis, et c'est là ce qui composa le trésor de l'armée.

intervenir Barras, que j'avais connu aux armées de Nice et de Toulon. Bref, je cédaï.

« Il faut avoir vécu à cette époque pour savoir combien étaient puissants les liens d'amitié entre les personnes qui avaient traversé ensemble le régime de la terreur, et combien la facilité à gagner de l'argent portait à l'aventurer et même à le sacrifier.

« Entraîné par ce double sentiment, j'ouvre à Chauvet un crédit sur mon frère, qui avait une maison de banque à Gênes. Chauvet part pour s'y rendre et assurer tous les services. Il y travailla jour et nuit avec tant d'ardeur, qu'une fièvre inflammatoire le précipita dans la tombe.

« Bonaparte et moi nous partîmes peu de temps après Chauvet. »

Ce préliminaire, un peu long, m'a paru indispensable pour faire connaître les causes de l'espèce de prédilection dont Bonaparte me combla durant sa première campagne, et pour démontrer comment j'ai pu recevoir la confiance des faits particuliers que vous m'avez engagé à écrire.

Nous arrivons à Nice le 6 germinal an IV (fin de mars 1796). Bonaparte passe les troupes en revue et les harangue. Voici son allocution, autant que je puisse me la rappeler. Elle n'est pas entièrement conforme à celle qu'on trouve dans l'histoire de la pre-

mière campagne d'Italie, mais elle est plus exacte * :

« Votre patience à supporter toutes les privations,
« votre bravoure à affronter tous les dangers, exci-
« tent l'admiration de la France. Elle a les yeux tour-
« nés vers vos misères. Vous n'avez ni souliers, ni
« habits, ni chemises, presque pas de pain, et nos
« magasins sont vides. Ceux de l'ennemi regorgent
« de tout. Ils sont là, c'est à nous de les conquérir :
« vous le pouvez, vous le voulez, partons ! »

Le lendemain, 8 germinal, on se met en marche. Le surlendemain, nous nous arrêtons à la Bordighiera. Un sieur Giacomini, négociant à Venise, vint m'y trouver : je l'avais connu dans cette ville, et il m'y avait paru un des nombreux observateurs à gages de ce gouvernement. Il me dit qu'il avait acheté trois mille mulets pour l'armée autrichienne ; que le général Beaulieu, qui les avait demandés, ne songeant plus à entrer en Provence, ne voulait pas les recevoir, et qu'il venait me les offrir. Cette proposition me parut singulière, et quelques questions que je lui fis me prouvèrent bientôt que son offre n'avait rien de réel. Je le crus donc chargé d'explorer notre armée, et je fis part de mes soupçons à Bonaparte. Il ne parut pas s'en inquiéter, m'engagea à revoir cet homme, et me suggéra quelques questions à lui faire. Je l'invite à dîner, et, au sortir de table, je remets la conversation sur les mulets. « Beaulieu, m'avez-vous

* M. Thiers n'avait pas encore publié la sienne.

« dit, ne songe plus à pénétrer en Provence, il va se
« tenir sur la défensive. Mais la ligne qu'il occupe est
« bien étendue; s'il y était forcé sur un point, serait-il
« sûr de pouvoir rallier ses troupes? — Il l'a senti,
« me dit-il, et dans ce moment il les concentre entre
« le mont Saint-Jacques et la Bocchetta. Il vous at-
« tendra sur cette ligne. S'il y est forcé, il se retirera
« derrière Novi, en avant de Tortone et d'Alexandrie,
« vous y livrera bataille, et, s'il la perd, il se
« retirera derrière le Pô. »

Je rends cette conversation à Bonaparte. « Je sau-
« rai bien, me dit-il, le lui faire passer sans livrer
« bataille. » Ce fut là sa seule réponse, et il changea
de conversation.

Vous pensez bien que je ne cherchai point à péné-
trer les motifs de cette assurance. Mais, malgré la
haute opinion que j'avais de lui, ce succès me pa-
raissait si prodigieux que je ne pus y croire. De-
puis plus de trois ans, notre armée se battait sur ces
montagnes pour conquérir quelques lieues de ter-
rain qu'il avait fallu souvent abandonner. Comment
se persuader qu'elle allait les franchir, vaincre tous
les obstacles, et arriver sur le Pô sans livrer bataille?
J'avais beau me dire que dix-huit mois auparavant
Bonaparte était descendu en Piémont, avait enlevé
Dégo et ouvert ainsi la Lombardie à son armée; ce
souvenir ne me suffisait point pour ajouter foi à cette
parole. Elle ne me parut donc lancée que pour me

rassurer sur les avances que j'avais faites, et pour en obtenir de nouvelles.

Nous continuons notre marche, et, le 12 germinal, nous traversons Diano et une petite plaine plantée d'oliviers, ravagée par un torrent. Un courrier venant de Gènes apporte une dépêche. Le général Bonaparte (j'étais à côté de lui) l'ouvre, et apprend la mort de l'ordonnateur Chauvet, qui nous avait donné à l'un et à l'autre des preuves d'une amitié sincère, et avec qui nous venions de passer l'hiver dans une grande intimité.

« Chauvet est mort, me dit le général : qui mettrons-nous à sa place ? » Pas une expression de regret, pas un soupir, pas un mot d'éloge.

Je ne saurais dire de quel sentiment cette impassibilité, cette sécheresse, me frappèrent. Au lieu de répondre à cette question, je veux épancher mon chagrin, faire entendre quelque accent de douleur. « Ce n'est point le moment de gémir, me dit-il, il faut être tout entier à l'armée. » Ce langage me serra le cœur. Je ne cherchai point à concevoir la grandeur de ce stoïcisme, peut-être nécessaire aux hommes destinés à gouverner le monde. J'étais navré, je ne vis devant moi qu'une âme de glace. Cette première impression a beaucoup influé sur ma vie, et me porta à me séparer de lui à Malte, lorsqu'il allait conquérir l'Égypte.

Nous parlâmes donc du choix à faire. Je connais-

sais tout le personnel de l'administration, voilà pourquoi je fus consulté. Bonaparte investit des fonctions d'ordonnateur en chef M. Lambert, homme probe, éclairé, laborieux et dans la force de l'âge.

Nous continuons notre route, et bientôt nous gravissons le mont Cervo. De son sommet, on découvre toute la chaîne italique des Alpes. Bonaparte s'arrête, l'observe, et, me montrant le mont Viso : « Il a
« passé là, me dit-il. — Qui? — Annibal. » Je lui expose que ce n'est pas l'opinion des hommes qui se sont occupés d'éclaircir cette question, et nous discutons sur le mont Genève, sur le mont Cenis et le petit Saint-Bernard. Lui, prolongeant ses regards, les porte vers l'extrémité orientale de cette chaîne, au-devant de laquelle s'élevaient des nuages. « Qu'est-ce?
« me dit-il, les montrant du doigt; n'est-ce pas le
« Tyrol? — Je ne saurais l'affirmer, mais il est dans
« cette direction. — Nous y serons dans deux mois. » Je le regarde étonné; lui me répète : « Oui, dans deux
« mois. » Je dois le dire, il prononça cette prophétie d'un ton d'assurance et de calme à étouffer toute parole d'incrédulité. Je n'en laissai donc échapper aucune; elles s'arrêtèrent sur mes lèvres; mais je ne pus embrasser une si vaste espérance. Préoccupé, comme je l'ai dit, du besoin qu'avait Bonaparte de nouvelles avances, une telle prédiction, sortie d'une bouche à peine virile, me parut proférée dans ce seul but, ou inspirée par cet esprit de suffisance trop

commun dans la jeunesse. Que je le jugeais mal ! Tout ce qu'il m'annonçait, il le voyait de cet œil perçant et infaillible que le ciel accorde aux hommes de génie. Voilà pourquoi ceux qui ont le bonheur de les approcher et de les suivre les croient doués d'une seconde vue. Ce sens intime, vers lequel se réfléchissent tous les autres, est pour eux une sorte de télescope qui leur permet de lire dans les profondeurs de l'avenir. Bonaparte y lisait.

Le soir, nous arrivons à Albingha ; le 14 à Finale. La gauche de l'armée était échelonnée vers le village de Montenotte, en avant de la redoute de Montelegino. La droite était appuyée sur Savone, le centre un peu en avant de ces positions, et l'avant-garde de ce centre, commandée par le général de brigade Cervoni, à Voltri, menaçant d'un côté la ville de Gênes, de l'autre le passage de la Bocchetta, défendu par le général Beaulieu.

Bonaparte avait laissé derrière lui une division commandée par le général Serrurier, pour occuper la vallée de Garessio, menacer la place de Ceva, et tenir ainsi en échec le général Colli, qui commandait l'armée du Piémont et couvrait ce pays. Le général Serrurier avait sous ses ordres le général de brigade Dammartin, ancien condisciple du général Bonaparte. Celui-ci lui avait prescrit de prendre position près de Carcare. Cet ordre prouvera bientôt avec quelle perspicacité il avait combiné tous ses mouvements,

et avec quelle adresse il attira l'ennemi sur le terrain où il voulait le battre.

Le 17, Bonaparte est à Savone ; le 19 au soir, il me dit que l'armée a un besoin urgent de souliers et de chemises, et me presse de me rendre à Gênes pour les lui procurer sur mon crédit. « Partez, me dit-il, et soyez de retour demain avant la nuit. » Je lui fais observer que le lendemain est un dimanche, qu'il me sera impossible de remplir ma mission si je ne peux point rester à Gênes le lundi. Il me répond quelques mots de cajolerie, rares dans sa bouche, mais qu'il trouvait toujours au besoin, et me répète : « Partez, « et songez que je vous attends demain avant la nuit. » Il me recommande en même temps de voir Cervoni à mon retour, et de lui rapporter ce que ce général m'aurait dit de sa situation.

Je pars, j'arrive à Gênes, j'y remplis ma mission le mieux que je peux, et me dirige vers Voltri. J'y trouve Cervoni, que je connaissais, et lui fais part de ma mission. « J'ai poussé ce matin, me dit-il, des « reconnaissances au delà des montagnes ; j'y main-
« tiens l'ennemi et ne crains point ses attaques. » Je remonte sur ma felouque. Bientôt j'entends une fusillade bien nourrie qui gagnait du terrain et s'approchait de la côte. En même temps, deux frégates anglaises faisaient voile pour l'atteindre et la balayer. Je craignais vivement que Cervoni et les deux demi-brigades qu'il commandait ne fussent compromis ; je

force donc de rames pour arriver et faire mon rapport à Bonaparte. « Ils ne l'atteindront pas, me dit-il ; il se retire sans obstacle sur la Madona. Je m'attends à être attaqué demain plus sérieusement, mais je saurai bien les en faire repentir. »

En effet, le lendemain, 21 germinal, dès la pointe du jour, tout notre centre est attaqué par des forces supérieures, chassé de toutes ses positions, et se replie vers Savone. Le mouvement fut-il forcé, ou avait-il été prévu et désiré ? je penche vers cette dernière opinion : je vous en ferai bientôt connaître les motifs.

L'ennemi est arrêté dans ses poursuites par la redoute de Montelegino ; elle couvrait notre flanc gauche. L'ennemi l'attaqua avec fureur. Rampon, alors simple chef de brigade, la défendait. Le feu le mieux nourri dure depuis une heure après midi jusqu'à six heures du soir. Nos munitions commencent alors à s'épuiser, notre feu à se ralentir. L'ennemi s'en aperçoit ; son acharnement redouble, il recommence ses assauts et crie victoire. Dans ce moment de détresse, Rampon fait jurer à ses braves de mourir plutôt que de se rendre. Ils le jurent, et, de leurs sabres, de leurs baïonnettes, ils repoussent tout ce qui se présente sur les brèches. De moment en moment les assauts y devenaient plus terribles. La nuit survint ; elle fut profonde, et mit fin à ce combat glorieux, digne présage de la campagne qui s'ouvrait. L'ennemi

couche au pied de la redoute, à portée du pistolet; Rampon veille.

Durant cette action, Bonaparte faisait ses dispositions pour déborder l'ennemi et l'attaquer dans les positions où je crois, comme je l'ai dit, qu'il avait voulu l'attirer.

Il place son centre, commandé par Laharpe, derrière la redoute, et fait porter sa gauche, commandée par Masséna, sur le flanc et les derrières de l'ennemi. Le soir, Bonaparte m'ordonne de tenir mes chevaux prêts pour minuit, m'invite à souper chez lui et m'ordonne d'y coucher. Il fait ôter un matelas de son lit; on le place à terre, et je m'y étends avec Junot, premier aide-de-camp du général. Cette nuit ne s'effacera jamais de ma mémoire; aucun moment ne fut donné au sommeil. A chaque instant arrivaient des rapports des différents corps, qui annonçaient leurs mouvements, et, de la part de Rampon, des cris de détresse les plus alarmants. Bonaparte, étendu comme nous, donne ordre de faire parvenir à la redoute deux pièces de campagne, y fait apporter quelques cartouches, et fait annoncer à cet illustre chef de brigade qu'il sera auprès de lui avant la pointe du jour.

A deux heures, nous nous mettons en marche par la nuit la plus obscure, cheminant sur les sentiers étroits et escarpés des montagnes qui s'élèvent de Savone à Montenotte, et assaillis par une pluie d'orage.

A la pointe du jour, le temps s'éclaircit. Dans ce moment, nous entendons sur notre droite une vive fusillade : c'était l'ennemi qui attaquait notre centre.

Laharpe résiste : Masséna, à la tête de l'avant-garde de notre gauche, précédait Bonaparte et avait tourné le village de Montenotte ; il fond à l'improviste sur l'arrière-garde de Beaulieu, commandée par le général Argenteau, la renverse et la taille en pièces. Le désordre gagne les autres corps de l'armée, qui, pressés sur toute leur ligne par nos braves, se retirent en toute hâte vers le village de Carcare, assis sur la Bormida.

L'ennemi perdit dans cette courte bataille plus de trois mille hommes, tués ou blessés. Les généraux Argenteau et Rocavina le furent, et leurs blessures étaient graves.

Bonaparte s'arrêta sur un plateau voisin de la redoute, et ses premiers actes y décelèrent ses vues futures.

Sallicetti, son compatriote, était commissaire du Directoire près de l'armée. Les commissaires étaient des surveillants placés auprès des généraux pour suivre leurs actions, en rendre compte, et les faire arrêter s'ils causaient de l'ombrage. Sallicetti, qui avait rempli ces fonctions sous le régime de la terreur, se croyait encore investi du même pouvoir. Il aborde Bonaparte, le félicite, et veut s'enquérir de la position et du mouvement des différents corps de nos

troupes. Bonaparte le regarde froidement, et, sans lui répondre, se tourne vers son état-major et s'éloigne. C'était lui déclarer qu'il n'aurait avec lui d'autres relations que celles qu'il voudrait bien lui accorder. Sallicetti n'en obtint jamais d'autres, malgré tous les efforts que fit le Directoire pour augmenter l'influence de son mandataire en lui adjoignant deux collègues qui n'eurent ni l'un ni l'autre meilleur accueil.

Il faut savoir combien le pouvoir du Directoire paraissait alors absolu pour concevoir toute l'audace de Bonaparte dans cette circonstance. C'était un acte d'indépendance bien prononcé, je pourrais presque dire de révolte. Ce général le sentait fort bien ; mais il sentait aussi qu'il allait mener son armée de victoire en victoire, la gorger de biens, la combler d'honneurs, et que, couvert de cette égide, le Directoire fléchirait sous sa volonté. Il le brava deux fois encore d'une manière bien plus audacieuse : la première, lorsqu'après la prise de Dégo, il se dirigea sur Turin au lieu de marcher droit sur Milan, comme le lui prescrivait le Directoire ; la seconde, lorsque, maître du Milanais, il refusa de remettre au général Kellerman une partie de son armée, pour marcher avec l'autre sur Naples.

Ces actes ne furent pas les seuls à déceler ses vues futures. Beaucoup de Corses servaient dans cette armée ; ils se flattaient que leur titre de compatriotes serait un motif de faveur auprès de ce général. Il

prit au contraire à tâche de prouver qu'il ne voulait plus être regardé comme Corse, mais comme Français. Il les traita donc tous avec froideur, n'en admit aucun dans son état-major, et ne demanda de l'avancement pour aucun d'eux, pas même pour l'adjudant-général Arena, qui s'était vaillamment comporté dans cette mémorable journée. Ce fut là l'origine de cette inimitié qui coûta plus tard la vie à cet infortuné, attiré dans un simulacre de conspiration à laquelle il voulut rester étranger.

Non content de ces démonstrations bien prononcées, il francisa son nom et signa *Bonaparte*, au lieu de *Buonaparte*. Tous ces actes étaient à peine remarqués ; l'armée n'était composée que de jeunes gens peu disposés à en approfondir la portée. Le gouvernement y démêlait les germes d'une ambition dangereuse.

Bonaparte poursuit l'ennemi et arrive devant Carcare. Depuis trois jours il avait donné au général Dammartin, comme je l'ai déjà dit, ordre de prendre position derrière ce grand village, tant il avait prévu que l'ennemi s'y retirerait. Il croit donc sa retraite coupée et se flatte de le forcer à mettre bas les armes. Mais, à son approche, il voit le général Provera évacuer cette position et se retirer sans obstacle. Il regarde d'un œil inquiet et courroucé les positions que Dammartin aurait dû occuper, et les voit désertes. Indigné, il s'écrie : « C'est la dernière fois

« qu'il sera chargé sous moi d'un commandement important! » Il tint parole, car, de toute la campagne, il ne fit jamais mention de lui. Ce vif mécontentement me semble justifier l'opinion que j'ai émise sur les desseins du général Bonaparte.

Il s'arrête à Carcare et porte son avant-garde à Cairo, bourg situé dans une vallée très-fertile. Notre armée se trouve dès-lors dans une grande abondance, dont on la laisse jouir en pleine licence.

Le lendemain, 23 germinal, l'armée, victorieuse sur tous les points, est réunie, et Bonaparte lui assigne des positions nouvelles.

Le 24, Augereau, qui commandait la gauche, s'avance dans la vallée de Millesimo, qui ouvre le Piémont, et repousse sur Ceva Colli, qui la défendait. Il attaque ensuite le général Provera, retiré et retranché avec un débris de 1,500 hommes dans les ruines du vieux château de Cossaria, qui n'avait pour défense que sa situation escarpée et une enceinte délabrée. Après trois assauts meurtriers, ces hommes, accablés de fatigue, mourant de faim, de soif, et voyant Colli repoussé, se rendent à discrétion. Augereau est dirigé sur Ceva, pour aller se réunir au général Serrurier et forcer cette place.

Masséna marche avec notre droite sur la redoute importante de Dégo, défendue par des troupes d'élite de Beaulieu. Il l'attaque. Nos soldats, animés par trois jours de victoires successives, s'élancent l'arme

au bras, y pénètrent, s'emparent de l'artillerie et font 4,000 prisonniers. Lannes, qui s'était fait distinguer dans cette action, fut nommé colonel sur le champ de bataille. Nos soldats, qui n'avaient reçu aucune distribution de la journée, et qui, la veille, avaient trouvé dans la vallée de Cairo et celles qui l'avoisinent pain, vin, bestiaux, volailles en abondance, y descendent, la nuit, en désordre, pour s'y gorger de provisions. Beaulieu en est instruit : il dirige une forte colonne de grenadiers vers la redoute presque déserte, la surprend et l'enlève. De tous côtés grand émoi. Masséna accourt pour la reprendre. Deux fois, dans la matinée du 26, nos braves l'attaquent avec vigueur, et deux fois ils sont repoussés sur tous les points. Bonaparte, qui sent toute la gravité de cet échec, arrive avec l'avant-garde du centre, et fait recommencer l'assaut. Le chef de bataillon Lanusse monte par la droite, à travers une grêle de mitraille, sans brûler une amorce, parvient au pied des retranchements, les franchit, tandis que les troupes du général Causse, revenues à la charge, y pénétraient par les derrières. L'ennemi fuit, et nous laisse encore des prisonniers.

En y montant, Bonaparte rencontre le général Causse, blessé mortellement, et transporté sur un brancard. Il lui témoigne son chagrin de le voir dans cet état. « La redoute est prise, répond Causse, je meurs content. » Quelques instants après, il expira.

Parvenu dans la redoute, Bonaparte la voit jonchée de morts. « Ce spectacle, dit-il, fait toujours plaisir au vainqueur. » Et la joie brillait dans ses regards.

C'est là que je vis combien l'expression de mordre la poussière est une expression propre et non figurée. Un grenadier autrichien avait le dessus du crâne emporté. Dans son agonie, il se cramponnait de ses mains à la terre, et, de ses dents, il la mordait.

La bravoure et l'ardeur de nos soldats avaient fait tant d'impression sur Bonaparte, qu'en descendant de cette redoute il dit aux personnes qui l'entouraient : « Avec vingt mille hommes pareils, on peut traverser l'Europe. » Ceux qui ont vu ces hommes sont forcés d'avouer qu'il serait impossible d'en trouver de plus braves, de plus dociles et de plus actifs.

A quelques pas de là, un des grenadiers gascons, devant qui passait le général Bonaparte, dit en riant : « Si ce petit caporal nous mène de ce train, je lui promets qu'il ne nous verra jamais en arrière. » Ce nom de petit caporal circula; et, durant toute la campagne, à chaque action brillante, le soldat se plaisait à le donner à ce général.

Cette campagne n'était ouverte que depuis six jours; et, avec moins de trente mille hommes, Bonaparte en avait vaincu soixante mille, avait fait huit à neuf mille prisonniers, et tué ou blessé autant d'ennemis. Je ne saurais dire à quel point d'ivresse et d'orgueil des

triomphes si éclatants, si multipliés, si rapides, transportaient notre armée, et quelle noble émulation brillait dans tous ses rangs. C'était à qui arriverait le premier à une redoute, à qui se jetterait le premier sur une batterie, passerait le premier une rivière, montrerait, enfin, le plus de dévouement et d'audace.

La prise de Dégo ouvrait la route du Milanais, qui, de ce côté, n'était couvert par aucune place forte. Bonaparte donne ordre au général Laharpe de se porter sur Acqui avec quatre mille hommes, et il menace ainsi ce beau pays d'une invasion prochaine. Beaulieu, affaibli par les pertes nombreuses qu'il a faites, et séparé du général Colli, qu'il ne peut plus rejoindre, ne songe dès lors qu'à couvrir les possessions autrichiennes.

Bonaparte manœuvre à l'instant pour détruire l'armée piémontaise. Il marche sur Ceva, et fait attaquer les redoutes qui couvrent la citadelle. Après des assauts meurtriers, Augereau les enlève. Le lendemain, 28, le commandant de la citadelle conclut un armistice qui nous livre le passage que défendait cette forteresse, et la route de Turin nous est ouverte.

Je ne vous raconterai que succinctement les actions mémorables des dix jours suivants : elles sont rapportées dans tous les ouvrages relatifs à cette campagne.

Il est cependant deux faits qui méritent d'être signalés. Après la prise de Cossaria, on amena le soir à Cairo, parmi les prisonniers, la femme d'un officier échappé à notre poursuite. Elle était jeune, d'une beauté rare, et fort alarmée. Bonaparte l'accueille avec dignité et bienveillance, la rassure, et charge Murat, son aide de camp, de lui assigner un logement, de la faire respecter, et de lui donner le lendemain une escorte pour la faire reconduire aux avant-postes ennemis. Cet acte fut à peine remarqué dans une armée où la rapidité des marches et l'entraînement de la victoire ne laissaient place à aucune réflexion. Il mérite cependant un souvenir, car cette réserve de Bonaparte n'était point indifférence. Cette beauté l'avait frappé; mais il sentait qu'il ne pouvait donner une heure au plaisir sans la dérober au soin de sa gloire, et c'est pour elle seule qu'il réservait toutes ses pensées, toutes ses sensations. Durant cette campagne, il fut assailli par bien des séductions; je ne crois point qu'il ait cédé à une seule, et tout son entourage eut la même opinion.

L'autre fait est encore plus digne d'attention. Le 1^{er} floréal, après le passage de la Cursaglia, rivière entre Ceva et Mondovi, des moines viennent se plaindre que leur église a été profanée, et les vases sacrés enlevés. « Reconnaissez-vous les coupables ? » dit Bonaparte. — Oui, général, répondent les

« moines. — On va passer en revue devant vous la
« demi-brigade qui seule peut avoir commis ce sa-
« crilège ; si les coupables sont reconnus, ils seront
« punis, et vos vases vous seront rendus. Suivez cet
« officier. » La demi-brigade est mise en ligne, les
pillards reconnus, et les vases trouvés dans leurs
sacs. On les rend aux moines. Les coupables sont
aussitôt mis en jugement, condamnés à mort, et
fusillés sur le bord de la route, pour que toute l'ar-
mée, en passant, fût instruite de cet exemple de sé-
vérité. Elle en murmura, et l'état-major avec elle.
Cet acte déplaisait d'autant plus que les chefs avaient
souvent dit à leurs soldats que, parvenus en Italie,
ils y seraient amplement dédommagés de leurs lon-
gues privations, et les idées dont on les avait imbus
depuis la révolution les portaient à croire que
le pillage d'un couvent ou d'une église était moins
répréhensible que le pillage de la cabane d'un simple
paysan. Qu'on juge de la rumeur que dut susciter
cette exécution.

« L'oreille de Bonaparte en fut bientôt frappée.
« Veulent-ils, dit ce général, armer contre nous les
« moines et les prêtres ? La population de ce pays
« leur appartient. Si nous les irritons, nous ne pour-
« rons plus faire un pas qu'en masse. Tout traînard,
« tout homme isolé, sera égorgé. J'ai dû garantir
« mes soldats de ce danger ; et c'est pour les en pré-
« server que je donne au clergé ce gage de sécurité.

« Je veux que, partout où nous porterons nos armes, « ils trouvent protection. »

Cet acte n'est pas seulement remarquable par la fermeté et la prudence qu'il signale. Il décelait, je crois, une pensée plus profonde. Bonaparte, convaincu de la faiblesse du gouvernement qui flétrissait la France, songeait déjà à lui succéder. Il voulut donc attirer les regards du clergé de France et de ses partisans, en leur prouvant que, sous son égide, ils trouveraient protection et faveur. C'est pour entretenir cet espoir qu'à Tolentino il exigea que les prêtres français émigrés fussent logés et nourris dans les couvents où il leur plairait de choisir une retraite.

Je reprends ma narration, que j'ai hâte de terminer.

Après la bataille de Mondovi, le général Bonaparte établit son quartier général à Cherasco.

Le soir, étant seul avec lui : « Je vous ai bien dit « que je forcerais Beaulieu à passer le Pô sans lui livrer bataille. — L'a-t-il passé? dis-je tout étonné. « — Non, mais il s'y dispose; et si Augereau arrive « à Valence avant lui, il ne le passera point sans « désastre. »

Le voyant disposé à s'épancher, je lui demande comment il avait pu prévoir avec tant de précision ses succès et leurs résultats.

« Ils sont moins étonnants que vous le croyez, me « répond-il. J'étais dans une situation plus favorable

« qn'Annibal. Les deux consuls avaient un intérêt
« commun : couvrir Rome ; les deux généraux que
« j'attaquais avaient chacun un intérêt particulier
« qui les dominait : Beaulieu, celui de couvrir le
« Milanais ; Colli, celui de couvrir le Piémont. Il me
« suffisait de me jeter entre les deux armées, et de
« menacer à la fois les deux pays, pour les séparer
« à jamais.

« Voilà pourquoi je mettais tant d'importance à
« m'emparer de la redoute de Dégò. Ce succès ob-
« tenu, j'étais assuré de tenir en échec, avec peu de
« monde, les restes de l'armée de Beaulieu, de pou-
« voir marcher avec toutes mes forces sur Colli, et
« de l'écraser s'il osait tenir la campagne. Il l'a
« éprouvé à la bataille de Mondovi ; malgré la fai-
« blesse de ma cavalerie, je l'ai bientôt mis en pleine
« déroute ; il se retire sur Turin, mais, avant qu'il y
« arrive, l'armistice que j'ai proposé sera accepté,
« et le roi va nous céder toutes ses places du Pié-
« mont. »

J'en témoignai ma surprise. « Il n'en sera point
« quitte, dit-il, à si bon marché. Ceci n'est qu'un
« préliminaire ; il faut à nos victoires un prix plus
« éclatant. Nos armes ont besoin de lustre ; notre
« puissance, de respect : la paix qui suivra l'armis-
« tice leur en donnera.

« — Mais, si le roi trouve vos conditions trop
« dures ; s'il voulait défendre sa capitale ?

« — Il ne le peut point : elle est déjà en fermenta-
« tion ; si nos troupes en approchent , une révolution éclate , et le trône est renversé. Le roi le sait ,
« il évitera donc notre approche à tout prix. J'attends sa réponse dès demain , et je ne doute point
« de son adhésion. Aussi , je fais mes dispositions
« pour marcher sur le Pô ; et , dans deux mois ,
« comme je vous l'ai dit , nous aurons pénétré dans
« le Tyrol. »

Le lendemain , en effet , le roi de Piémont accepta les conditions dictées par le général Bonaparte ; et , peu de jours après , son ambassadeur signa , à Paris , un traité de paix par lequel ce souverain nous céda la Savoie , le comté de Nice , toutes les forteresses qui bordent nos frontières , et s'obligea à en démolir les fortifications.

Suivons rapidement ce vainqueur jusqu'au Tyrol.

Le 10 floréal , nos troupes vont prendre possession des places cédées ; l'armée marche sur Plaisance , y passe le Pô le 19 , et se dirige vers Lodi.

Cette petite ville est assise très-près de la rive droite de l'Adda. Une route très-large conduit de la ville aux bords de la rivière , traversée par un pont qui a environ 300 mètres de longueur. Il est fermé sur sa rive gauche par un grand moulin , solidement bâti , et muni , de chaque côté , d'une forte muraille qui avance jusque dans la rivière , et barre la sortie de ce pont. Le mur de droite est percé d'un vaste por-

tail rustique, pour le passage des voitures. Beaulieu avait fait pratiquer dans le mur du centre de ce moulin quatre ouvertures, dans lesquelles il avait placé de fortes pièces de canon. Il en avait placé une douzaine à droite du moulin, autant sur la gauche. Cette artillerie formidable et bien retranchée balayait le pont, ses avenues, et les rives du fleuve, qui n'offraient à nos troupes aucun abri. Beaulieu était derrière le moulin avec toutes ses forces.

C'est en présence de tant d'obstacles que Bonaparte osa d'emblée ordonner de franchir la rivière. Nos troupes, accablées de balles, de boulets, de mitraille, hésitent : les généraux Masséna, Berthier, Dallemaigne, Cervoni, se mettent à leur tête, et leur intrépidité admirable ranime nos soldats. Le colonel Lannes, jaloux de justifier son nouveau titre, s'élance, à la tête de sa demi-brigade, au pas de course sur le pont. Arrivé au portail, il culbute l'ennemi et le met en fuite. Nous sommes maîtres des deux rives, toute l'artillerie est prise, l'ennemi fuit, nous le poursuivons, mais la fatigue et la nuit arrêtent notre poursuite*.

Le 22, notre avant-garde s'avance jusqu'à Orcinovi, et nos troupes entrent, les jours suivants, dans Pizzighitonne, Crémone et Pavie.

Le 26, Bonaparte fait son entrée dans Milan, aux

* Ici je rapportais l'anecdote que j'ai citée dans la note 9 de mon premier chant.

acclamations d'une grande partie de la population , qui brûlait d'impatience d'être délivrée du joug autrichien , et de proclamer les principes de notre révolution.

Dès ce moment, l'armée nage dans l'abondance, notre cavalerie est entièrement remontée et équipée, notre infanterie pourvue d'habits, de linge, de chaussures, nos parcs d'artillerie complétés, tous nos magasins munis d'une ample réserve, et enfin la solde des troupes entièrement acquittée. Jamais, depuis le commencement de notre révolution, nos soldats n'avaient joui d'un état aussi florissant.

Le 22, Bonaparte avait accordé la paix au duc de Parme, moyennant vingt tableaux de choix, 2 millions, deux mille chevaux, et des denrées.

Peu de jours après, il l'accorde au duc de Modène, moyennant 10 millions, et vingt de ses plus beaux tableaux.

A Milan, il s'empare de plusieurs manuscrits précieux. Il envoie tous ces objets d'art à Paris : premiers trophées de ce genre que la France eût jamais reçus. Le duc de Parme fit offrir 1 million pour la *Communion de saint Jérôme*, du Corrège, qui faisait partie des vingt tableaux exigés. « Non, répond Bonaparte ; un million se dissipe, les chefs-d'œuvre des arts sont impérissables. »

Maître de ces richesses, il se hâte d'expédier 2 millions au général Moreau, qui commandait l'armée

du Rhin, et les lui envoie sans consulter le Directoire. Par ce secours, il voulait mettre ce général en état de tenir la campagne et d'occuper assez fortement les Autrichiens pour qu'ils ne pussent point retirer une partie de leurs troupes, et les envoyer en Italie.

Malgré les efforts du général Bonaparte pour s'attirer la bienveillance du clergé et des moines, ceux-ci s'efforçaient, de conceat avec la noblesse, d'exciter une révolte.

Le 5 prairial, elle éclate dans toute la campagne de Milan. Pavie en donne le signal, et ferme ses portes. Binasco, village situé entre Milan et Pavie, égorge nos soldats. Bonaparte fait partir une division ; elle marche sur Binasco, le livre aux flammes, arrive à Pavie, en force les portes, y pénètre, et, durant trois jours, cette malheureuse cité est livrée au pillage. Après cette expédition, tous le pays fut soumis et tranquille.

Durant ces mouvements, notre avant-garde, commandée par Masséna, n'avait cessé de poursuivre les débris de Beaulieu. Il s'était retranché derrière le Mincio, et, appuyé sur Peschiera et Goito, il voulait défendre le passage de cette rivière.

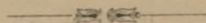
Le 10, Masséna les culbute et les force, après une vive résistance, de se retirer en désordre dans le Tyrol. Il les y poursuit l'épée dans les reins. Le 12, son aile droite entre dans Vérone, et sa

gauche s'établit à Rivoli, aux portes du Tyrol. Ainsi fut réalisée, au jour fixé, la prédiction faite par Bonaparte, au sommet du Monte-Cervo, le 10 germinal. Ainsi le fut celle qu'il fit, onze mois plus tard, après son traité de Tolentino avec le pape. « Dans deux mois, dit-il, nous serons à Vienne. » Et, avant ce temps, il en était à trois journées, quand l'armistice de Léoben, qui lui accordait tout ce qu'il désirait, vint arrêter ses pas.

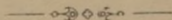
Si l'on considère combien étaient faibles les moyens mis à la disposition de ce général, en parlant de Nice, on sera bien tenté de regarder sa première campagne comme une des plus glorieuses de sa prodigieuse carrière.

FIN DES NOTES DU DEUXIÈME CHANT.

TABLE DES MATIÈRES.



	Pages.
Épître dédicatoire.	
Préface.	1
Chant I.	9
Chant II.	51
Notes du Chant I.	91
Notes du Chant II.	115



TABUL DNE MATHEMATIKY





BIBLIOTEKA KÓRNICKA

36014